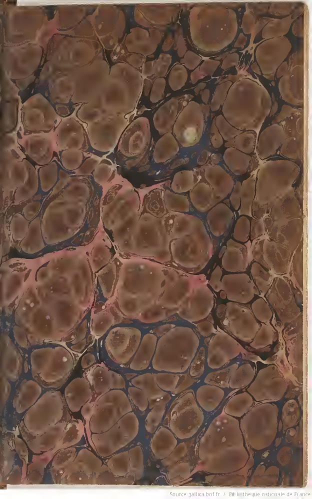






Exorde.

Foutre des nations, foutre de l'Univers,
Si je ne bande et fous même en faisant des vers,
Jeune encore, j'ai connu lorsque j'étais imberbe,
Grand nombre de Ribauds, de cette Cour superbe:
Le monarque en couillon regnait sur les François
Ne songeant qu'à forger; et, ne bandant jamais;
Antoinette, sa femme en Reine pudibonde
Bandait et déchargeait presqu'avec tout le monde.
D'Artois, Arthur Dillon, en remplaçant leur Roi,
Fourvoyaient ce beau con qui leur faisait la loi.

C'est ainsi que goûtant des plaisirs
d'abondance,
Vinrent des héritiers, de royale
naissance.
— Fouteurs, dévots, Ribauds, tout en
nous couillonnant,
En lisant mon ouvrage, ayez le vit
bandant,
Patinez un beau con, pressez de
belles fesses,
Il est des cons bourgeois, primant
ceux des Princesses
On fout tout aussi bien au bordel
qu'à la Cour;
Et bien plus librement, on satisfait
l'amour.
Or choisissez des cons, qui ~~sont dans~~ soient
à toute épreuve,
La beauté ne doit pas, pour bien
foutre, être neuve,
Mais elle doit jouir des fleurs de la
santé,

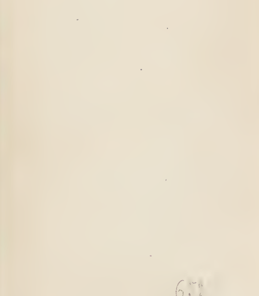
Par les formes du corps, constituer sa beauté.
Au foutre toute femme, ou ces saintes sucrées,
Qui, lors d'être enconnées, vous font des simagrées;
Préférez femmes tendres, et de meilleur aloi,
Foutez cons plébéiens, vous serez plus que Roi,
Puis, lisez mon Ouvrage, et pensez à la France,
Pour laquelle toujours, j'eus de la déférence.
C'est ce que j'ai prouvé par mes nombreux écrits.
J'ai porté le petit collet, je fus l'un des proscrits;
Très souvent j'ai blamé tant de haine et d'audace,
Qu'à tort, on déversoit contre une auguste race.
J'ai repoussé le crime, et combattu l'erreur.

A la fin du livre, T.S.V.P. ...

Tour à tour ils m'ont fait une effroyable
Horreur,
J'ai dû cacher mon nom, et déguiser mon
Style,
Espérant qu'aux Français je pourrais
être utile,
J'ai peint avec grands traits, dans ma
France foutue,
La perfide Albion, et je l'ai combattue;
J'ai peint les factions du parti D'Orléans;
Et vanté les exploits des émigrés errants;
En me foutant d'eux-tous, j'ai produit
~~pour qu'enfin~~
mon esquisse.
Et je me suis masqué, ~~afin qu'on ne puisse~~ de sorte qu'on ne puisse
Seulement soupçonner mon nom ni mon Etat
Pour me tenir en Coeur, avec un peu d'éclat.
Mes notes à la fin, peignent mon caractère:
Elles ne font ainsi qu'augmenter le mystère.
A dieu femmes foutants, à dieu lecteurs
bandants
Vous prendriez plutôt la lune avec les dents
Qu'espérer découvrir l'auteur de ces foutaises
Ainsi mon cher Lecteur, c'est assez que
tu baises.

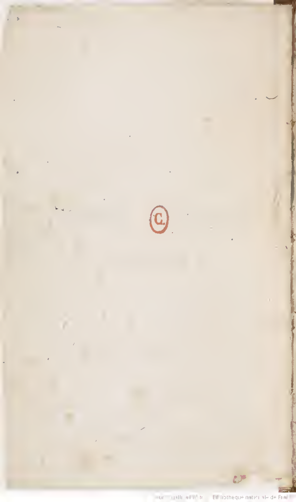
Après avoir goûté mes vers libidineux
Puissé-je, en ces deux cas, avoir
comblé tes vœux!
(Arnem)

Cette pièce dont on assure qu'il n'a été tiré que 25 exemplaires provient de la bibliothèque de Estma.
Mr. Moroffe bibliophile distingué, mort en 1827, prétendait que l'ouvrage ainsi que l'exorde manuscrit qui le précède était de l'abbé Proyart. D'autres bibliophiles l'attribuant au célèbre de Sade (l'auteur de Justine) mort à Bicêtre en 1816.



LA FRANCE FOUTUE,

TRAGÉDIE.



LA FRANCE FOUTUE,

TRAGÉDIE

LUBRIQUE ET ROYALISTE,

EN TROIS ACTES, ET EN VERS.

A BARBE-EN-CON,

EN FOUTRO-MANIE.

L'AN DES FOUTEURS.

5796.

PRÉFACE.

J'AI composé ce Poëme après la première pacification de l'armée royale. Lecteur, ne vous prévenez pas contre son titre; sexe aimable, pardonnez-le moi: plus vous me lirez, plus je réclame votre indulgence. Libertin, homme-de-lettres, politique, historien, philosophe, patriote, royaliste, étranger, lisez-moi, j'écris pour tout le monde.

Et vous, souveraine de ma pensée, vous que j'adore! Si vous me devinez, ne craignez rien pour le sentiment: j'ai cherché à être lu par tout le monde. J'ai

donc écrit avec ma plume, et mon cœur n'y est pour rien.

Si mon ouvrage va jusqu'à la postérité, je la supplie de ne me pas juger sur le style, mais sur le fond.

AU MINISTRE

DE LA POLICE.

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

(HÉRACLIUS.)

AVIS.

Si quelque galant fouteur
Veut sans faire rougir la femme la plus sage,
Lui donner en secret ce galant couillonnage;
N'en pouvant être le lecteur,
Qu'il le laisse, sans rien dire,
Sur sa toilette, ou bien dans son boudoir.
Faisant semblant de rien appercevoir,
Modestement elle le saura lire;
Peut-être aussi Lisette le lira,
Mais à la même place il le retrouvera.

ÉPITRE

A MES LECTEURS.

FOUTEUR, qui des fouteurs est le meilleur fouteur,
Qui bandez, qui branlez, et foutez de bon cœur
En con, cuisses ou cul, tetons, aisselle ou bouche,
Qui foutez de bon cœur, et que rien n'effarouche;
Déterminé fouteur, pour qui tout l'univers,
Pour un sceptre, une croix, peut se mettre à l'envers;
Qui laissez renverser et le trône et le pape:
Que rien ne peut troubler, pourvu que de Priape
L'on respecte les lois, le culte et les plaisirs,
Et qu'on ne vienne pas insulter vos desirs,
C'est à vous que j'écris, à vous je me dédie:
Et tout en vous branlant, lisez ma tragédie.

Pour vous, sexe foutant, que l'on fout à Paris,
Dans Rome, dans Pékin, dit-on, en Paradis;
Vous, qui lisez mes vers, où respire le foutre:
O vous, pour qui je bande, et ne puis passer outre!...
Ah! que n'étiez-vous là lorsque je les ai faits!
J'ai tracé des tableaux, j'eusse fait des portraits!

J'eusse peint de vos culs la belle corpulence,
Et de vos blancs tetons la ferme résistance !
Le touffu d'un beau poil, le rosé d'un beau con!
J'eus tout pris, tout baisé, caressé sans façon ;
J'eusse peint dans mes vers cette taille divine,
Ce bras bien arrondi, cette chûte d'échine,
Cette jambe de cerf, ces potelés genoux,
Seulement les touchant, qui nous font bander tous;
J'eusse allumé ma verve au feu qui vous enflame !
Et pour moi, tout exprès, vous créant une autre ame,
Je vous eusse prouvé que, lisant un fouteur,
L'on peut laisser ses vers pour foutre avec l'auteur.

ÉXPOSITION

DU PREMIER ACTE.

Frédéric III, François II, Charles IV, et le duc d'Orléans, avec chacun une des femmes de l'Angleterre, se rendent sur des canapés. L'un découvre une gorge, et l'embrasse; l'autre caresse un cul, après avoir troussé sa branleuse jusqu'à la ceinture; le troisième met le con de la sienne bien à découvert, et le patine. D'Orléans est une main sur la gorge, l'autre sur les reins, et fait langue-fourrée. Les branleuses sont debout, ou assisses sur un genou de celui qu'elles branlent, suivant leur position.

L'Angleterre est au milieu, sur un lit de repos: elle s'y couche, lève ses jupes jusqu'à la ceinture, et sa branleuse s'évertue sur son clitoris. L'Angleterre branle le bout du teton de sa branleuse, qui tient aussi ses jupes troussées, et l'Angleterre lui chatouille le con avec l'orteil.

PERSONNAGES.

PERSONNAGES		EMPLOIS.
LA FRANCE.		*Premier rôle.*
L'ANGLETERRE, maquerelle, tenant bordel chez le duc d'Orléans.		*Caractère.*
LA VENDÉE, dame d'honneur, et confidente de la France.		*Jeune première.*
LE DUC D'ORLEANS, maquereau du bordel.		*Troisième rôle.*
LE COMTE DE PUISAYE, général des Chouans.		*Second confident.*
FRÉDÉRIC - GUILLAUME III, roi de Prusse.	Amans de la France.	*Premier rôle.*
FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne.	Amans de la France.	*Jeune premier.*
CHARLES IV, roi d'Espagne.	Amans de la France.	*Troisième amoureux.*
TROIS ÉCUYERS DES ROIS.		Personnages muets.
CINQ FEMMES DE L'ANGLETERRE.		Personnages muets.
CINQ PAGES DU DUC D'ORLÉANS.		Personnages muets.
TROUPES DE CITOYENS A PIQUES.		Personnages muets.

La scène se passe à Paris, au Palais Royal, dans les petits appartemens secrets du duc d'Orléans.

Le théâtre représente un voluptueux boudoir, orné de plusieurs canapés.

COSTUMES.

COSTUMES.

La *France* est habillée en tunique blanche ; manteau de velours bleu céleste, parsemé de fleurs-de-lys d'or ; brodequins blancs, brodés en or : elle porte sa couronne.

L'*Angleterre*, en habits royaux, sans couronne.

La *Vendée* est en gris, tunique noire ; sa robe, parsemée en plusieurs endroits des armes des provinces insurgées pendant la révolution ; brodequins noirs ; la tête casquée, la lance à la main, l'écu au bras, portant les armes du Poitou : trois fleurs-de-lys en or sur sa poitrine, représentant l'égide de Pallas.

Le *duc d'Orléans*, décoré du cordon bleu ; il est en surtout jaune, gilet noir, culotte de peau, bottes à l'anglaise ; et pour dragonne à son épée, un gros cadenas.

Le *comte de Puisaye*, en général vendéen ; une très-grosse bourse à ses cheveux, sur laquelle on lit écrit : *Bourse à la Pitt.*

Frédéric III, très-grand et très-gros ; le sommet de la tête chauve, les cheveux des faces blonds, très-courts et coupés quarrément ; une longue et

mince queue ; en uniforme de général prussien, son cordon de l'aigle noir sur l'habit ; il est très-coloré ; en bottes et sabre ; chapeau à points d'Espagne en argent, et une cocarde noire.

François II, en uniforme de général autrichien, le cordon de Marie-Thérèse sur l'habit, la toison d'or à la boutonnière ; l'épée de Charlemagne au côté ; en bottes ; petit homme, très-maigre, blond, très-délicat ; chapeau uni, cocarde verte.

Charles IV, roi d'Espagne, grand homme blond, mince, l'air un peu niais, le nez à la Bourbon ; en habit de cérémonies à l'espagnol.

Les trois écuyers, habits de héraut-d'armes, et portent les écus de leurs souverains.

Les femmes de l'Angleterre, la gorge, les bras, et jambes nues ; leurs jupes voluptueusement retroussées ; grandes, bien faites, presque toutes blondes, ayant la peau très-blanche : elles portent sous le sein gauche les armes des différens grands comtés de l'Angleterre, qu'elles représentent.

Les pages du duc d'Orléans, en habits à la livrée de ce prince.

Troupes de citoyens armés de piques, tels qu'ils se levèrent le 14 juillet 1789.

LA FRANCE FOUTUE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ANGLETERRE, LE DUC D'ORLÉANS, FEMMES, PAGES.

(*Ils font signe à leur suite de sortir.*)

D'ORLÉANS.

De l'ancienne Albion, illustre maquerelle, (1)
Croyez que d'Orléans vous restera fidèle.
A vous foutre, à jamais je borne mes plaisirs,
D'autres putains que vous n'allument mes desirs.
Je connais et la Prusse, et l'Espagne, et l'Empire;
Mais près de leurs appas, je suis un vit de cire.
Feu (*a*) la Pologne aussi n'a pu me débaucher: (2)

(*a*) L'académie dit feue la reine; Combaud, Patru, Chapelain, le père Bouhours, disent feu, etc.

Assez d'autres, sans moi, l'ont su gamaücher. (3)
La sérieuse Hollande et la froide Suède,
Et la chaude Italie, où naquit Ganimède, (4)
Ne pourront sur vos droits patiner mon engin.
Pour vous seule je bande, et je vous jure enfin
Que de nul de mes doigts branlant la Tartarie,
Je n'irai point en bougre enculer la Turquie. (5)
De ces bordels vantés, qu'on renomme en tous lieux,
Le vôtre est préférable, et je m'y trouve mieux.
Après avoir foutu, sans gâter sa chemise,
L'on peut faire en pleine eau bidet dans la Tamise : (6)
Ou bien de toute part dans celles de la mer,
Laver couilles et cul l'été comme l'hiver.
Le Rhin, le Pô, le Bug, le Danube, le Tage,
Le Tibre, le Meler, n'ont point cet avantage. (7)
Votre illustre bordel, qui n'a point son égal,
Aujourd'hui de l'Europe est le bordel central.

L'ANGLETERRE.

Grace à mon greluchon j'ai fixé la fortune : (8)
Je ne crains pas du sort la rigueur importune ;
Il régit mon bordel, et lui seul, nuit et jour,
S'occupe du tribut de mes filles d'amour. (9)
Et l'Ecosse et l'Irlande, et d'autres concubines, (10)

Qu'il fait foutre à son gré par de lubriques pines, (11)
Mettent en mon pouvoir l'or de leurs coups de culs,
Fruit salutaire et sûr de ses heureux calculs.
La féconde Amérique, et l'Inde fastueuse,
Qu'à force de branler il rendit amoureuse, (12)
Sont aussi des putains que je fais exploiter : (13)
Ainsi dans mon bordel je puis donc les compter.
Leurs cons propres et beaux sont des trésors immenses,
Et qui pourraient eux seuls suffire à mes dépenses;
Leur motte est rebondie, et le poil en est blond : (14)
Il faudrait un fier vit pour en trouver le fond!
Je sais qu'en mes états un convulsionnaire, (15)
(Des trembleurs, vits molets, législateur sectaire, (16)
Quand sous l'affreux Cromwel Charles fut immolé), (17)
Se grossit un parti dont il est enculé,
Veut à mon greluchon, dans toute circonstance,
Disputer en fouteur le droit de préséance :
Mais pour le faire taire, il me fout quelquefois. (18)
Qu'est-ce qu'un coup de cul pour disposer d'un choix!..

D'ORLÉANS.

Vous êtes, je le sais, une bonne fouteuse;
Adroite en vos desseins, et toujours fort heureuse.
En vain vous ne donnez jamais un coup de cul!

Vos ébats les plus vifs sont l'objet d'un calcul.
Vous avez su toujours joindre à la fouterie
La saine politique et la grande roûrie. (19)
L'on admire par-tout votre tempérament;
Mais chacun sait aussi, qu'aimant le changement,
Votre cœur déhonté se livre à des caprices:
Et vos goûts féminins sont autant d'injustices. (20)

L'ANGLETERRE.

L'indulgente nature, en nous formant des goûts,
N'en fixa point le choix, et nous les donna tous.
Heureux qui les possède! heureux qui s'évertue!...
Quant à moi, par des vits, lasse d'être foutue,
Je changeai quelquefois mes lubriques plaisirs,
Et je devins incube (*b*) à force de desirs.
Stuard, Anne d'Ecosse, Elisabeth de même, (21)
Toutes trois, de mon con, d'une vigueur extrême,
Branlèrent tour-à-tour le brûlant clitoris,
Et leurs doigts vigilans me servirent de vits.
A ces goûts sensuels qui pourrait contredire?
Suis-je seule en Europe? Or, qu'en prétend-on dire?
Et Bude, et Pétersbourg, sans manquer à leur foi, (22)

(*b*) Tribade, celle qui aime les femmes.

Ne se sont-elles pas fait branler comme moi?
Si Thérèse, à son gré, caressa la Hongrie, (23)
Si Catherine, enfin, a branlé la Russie, (24)
Comme elles, à London (c), je me suis fait branler;
Ce sont mes goûts, Seigneur: le vôtre est d'enculer,
Ou bien, foutant par fois un con qui vous chatouille,
De varier souvent le plaisir de la couille.
Vous ne m'entendez point, blâmant d'heureux excès,
A l'indompté fouteur intenter un procès:
Si la nature avare en ses dons précieux,
Par quelqu'autre moyen nous privait d'être heureux,
Je voudrais inventer ce moyen délectable,
Qui rendrait le plaisir encor plus agréable: (25)
Mais brisons là-dessus, ne parlons plus d'amour;
Pour un autre sujet je viens à cette cour.

D'ORLÉANS.

Qui vous amène?

L'ANGLETERRE.

Vous; nos intérêts, la gloire:
Ce jour doit être heureux par plus d'une victoire.

(c) L'on écrit Loundoun, et prononce London.

Nous devons l'un et l'autre, unis par des sermens,
Nous livrer tous les deux à nos ressentimens.
Je ne puis quant à moi songer à me contraindre.
De la France, Seigneur, nous avons à nous plaindre :
Vous, de sa cruauté, d'un amour malheureux,
De l'outrage secret qu'elle fait à vos feux. (26)
Moi, je viens près de vous punir sa perfidie,
Et me venger enfin de la Pensylvanie. (27)
Qu'avait-elle besoin, par de puissans secours,
De venir se mêler de mes filles d'amours?
A ses chastes desirs que faisait ma querelle? (28)
Pourquoi donc sans profit aider une rebelle,
Et donner aux fouteurs déjà présomptueux
L'exemple virulent (*d*) de vils séditieux ?
Pour l'honneur des bordels, entrez dans ma vengeance :
Nous pouvons, vous et moi, nous venger de la France.
Elle a par des refus outragé votre cœur,
De votre vit bandant dédaigné la roideur ;
Elle vous a bravé, rejeté votre hommage :
Pour d'autres que pour vous, gardant son pucelage,
La lassive pucelle, au mépris de vos droits,
Sans vous rien accorder, veut vous donner des lois.

(*d*) La révolte d'un pays ressemble à un corps vérolé.

Après tant de dédains, qu'en pouvez-vous attendre?
La coquette veut plaire, et ne veut pas se rendre.
Il faut vous en venger, et m'en vengeant aussi....

D'ORLÉANS.

Que faut-il faire?

L'ANGLETERRE.

Il faut...

D'ORLÉANS.

Quoi?..

L'ANGLETERRE.

La foutre aujourd'hui.

D'ORLÉANS.

Comment? et dans quel lieu? quand?

L'ANGLETERRE, (*l'interrompant*).

Quand? dans quel lieu, Prince?
Vous me parlez, hélas! en fouteur de province.
Rome le fut dans Rome, et la France en ce jour, (29)
Doit l'être dans Paris, au milieu de sa cour.

En quittant le bordel de la Grande-Bretagne, (30)
Viens-je ici, seulement, pour sabler le champagne?
Tout en m'y faisant foutre, admirer vos badauts,
Toujours vains et légers, toujours originaux?
Londres a du bon vin, vous m'y foutez de même:
Et les parisiens, galantins à l'extrême,
Ne peuvent un moment faire battre mon cœur.
De la mer, c'est à vous d'affronter la fureur:
L'on doit tout à mon sexe, et sur ce je me fonde:
Un fouteur quand il bande irait au bout du monde:
Et si venant ici, je n'y venais enfin
Que pour y patiner votre royal engin,
Certes, j'ignorerais jusqu'où va ma puissance:
Non, Seigneur; mais je viens bordéliser la France:
Et liés tous les deux d'un commun intérêt,
En faire une putain, de pucelle qu'elle est.

D'ORLÉANS.

Vous m'animez, Madame, et je sens que la haine
Fait place à mon amour.

L'ANGLETERRE.

Il faut briser la chaîne
Qui tient honteusement tous les fouteurs français,
Et le faire imiter le sodomiste anglais. (31)

D'ORLÉANS.

Mais comment leur donner ce goût d'anglomanie?
L'anglaise est, disent-ils, de mince fouterie.
Son con, percé trop bas, touche son fondement,
Et tranquille fouteuse est sans tempérament. (32)

L'ANGLETERRE.

Le volage français sait-il bien ce qu'il aime?

SCÈNE II.

L'ANGLETERRE, LE DUC D'ORLÉANS, UN PAGE.

LE PAGE.

Le comte de Puisaye arrive à l'instant même,
Et demande, Madame, à vous parler.

L'ANGLETERRE, (*à d'Orléans*).

Il vien
Sans doute de chez George, et de quelqu'entretien
Il m'apporte en secret la flatteuse nouvelle.

D'ORLÉANS. (*Il fait signe au page de faire entrer*).

Je vous laisse avec lui.

L'ANGLETERRE.

Songez à la pucelle.
Faites des partisans, ordonnez, attroupez,
Veillez, persuadez, séduisez, corrompez;
Et ne négligez rien.

D'ORLÉANS.

A vous servir, Madame,
Je mets tout mon bonheur.

(*Il sort.*)

L'ANGLETERRE, (*Seule*).

A lui donner une ame
Ai-je enfin réussi?.... Vas, si de mon projet
Je t'ai communiqué le plan et le secret,
C'est que seul, dans ces lieux, tu nâquis pour le crime.
Mais Omar, à Paris, tu seras ma victime: (33)
Monstre, tu périras!

SCÈNE

SCÈNE III.

L'ANGLETERRE, LE COMTE DE PUISAYE.

PUISAYE.

Le dernier arrêté,
Madame, à vos desirs étant exécuté,
Berlin, Vienne et Madrid, savent par des missives (34)
De vos vastes desseins les grandes tentatives;
L'on vient de recevoir par tous vos envoyés,
L'aveu sûr et secret de vos trois conviés:
Et le roi des Romains, et de Prusse, et d'Espagne, (35)
Pour se rendre en ces lieux se sont mis en campagne:
Ils doivent près de vous arriver en ce jour.

L'ANGLETERRE.

Comte, je les attends.

PUISAYE.

A vous faire la cour
Ils semblent empressés.

L'ANGLETERRE.

Moi, je les en dispense

PUISAYE.

Que prétendez-vous donc?

L'ANGLETERRE.

Faire foutre la France.
Ces princes, je le sais, tous les trois preux bandeurs,
Sont de ce continent les plus vaillans fouteurs. (36)
Aux faveurs de la France ils ont droit de prétendre: (37)
C'est pour elle qu'ici, tous trois, je les fais rendre.

PUISAYE.

Vous m'étonnez!

L'ANGLETERRE.

Puisaye! évitez un malheur;
Mon secret est à vous: il y va de l'honneur,
Il y va de la vie ou de votre fortune.

PUISAYE.

Madame, dès long-tems notre cause est commune. (38)
J'ai dans votre bordel voyagé mainte fois,
Et j'ai su distinguer vos sujets et vos lois.
Tous nos jeunes seigneurs atteints d'anglomanie,
De penser à l'anglaise ont aussi la manie,

Et sont de tous vos goûts copistes à Paris.
Ils ont même apporté les défauts du pays:
Et le code anglican dont ils ont fait lecture,
En France est à la mode, autant que la parure. (39)
Pour moi, dans tous les tems, quoique mince fouteur,
Je suis de vos appas le zélé serviteur,
Mais le duc d'Orléans....

L'ANGLETERRE.

Est dans la confidence.
Il se charge aujourd'hui de me livrer la France.
Ici, dans ce palais, ou plutôt, ce bordel,
Je veux au dieu Priape élever un autel.
Sur ce lit de repos, où le duc s'évertue,
Comme Philadelphie, elle sera foutue. (40)
Comme elle dès ce jour... Quelqu'un vient, laissez-nous.
Echauffés du voyage allez foutre dix coups,
Ou faites-vous branler, crainte de la vérole.
Voyez aussi le duc: comptez sur ma parole.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS II, FRÉDÉRIC III, CHARLES IV, L'ANGLETERRE, ÉCUYERS, PAGES DU DUC.

(*Les rois font signe à leur suite de sortir.*)

L'ANGLETERRE.

FOUTEURS déterminés, illustres potentats;
Légitimes fouteurs, qui foutez vos états;
Rois, princes souverains de la foutromanie:
Vous, qui de vos bordels laissant la fouterie,
Venez tout en foutant, pour foutre en cette cour:
De cons déjà foutus, qu'on fout sur le retour,
Je ne vous offre point le plaisir infidèle:
Je veux vous faire foutre une jeune pucelle.
Déjà pour ses appas dirigeant vos ardeurs,
Vous voudriez tous trois partager ses faveurs:
Déjà pour l'amour d'elle échauffant votre tête,
Vous brûlez tous les trois d'en faire la conquête.
A son intention vous vous êtes branlés; (41)
Mais ici, dans ce jour, tous trois la fouterez.

FRANÇOIS II.

Madame, à vos desirs sans nulle résistance,
Venus incognito, tous trois nous rendre en France;
A peine en ce palais introduits près de vous.
Nous ne pouvions manquer à votre rendez-vous.
Cependant, étonnés du choix de cet asyle,
Nous croyons que par vous appelés dans votre île,
Nous eussions dû traiter dans votre cabinet. (42)

L'ANGLETERRE.

Une affaire de cul se traite au cabaret,
Comme dans les palais ou sous un toît rustique.
L'Angleterre à Paris n'est pas moins politique.
Qu'importe à des fouteurs le lieu que l'on choisit?
Pour bien foutre, faut-il foutre sur un bon lit,
Dont la molle épaisseur foulant sous chaque fesse,
Dérobe au vrai paillard le cul de sa maîtresse?
La belle qu'aujourd'ui vous fouterez tous trois,
Dont les fermes tetons, arrondis pour des rois,
Dont le cul pomme (e) et dur dénote une fouteuse,
Dont le con potelé, la main voluptueuse,
Dont l'œil étincelant de lubriques desirs,

(e) Qualité et forme d'un beau cul.

Promet à son fouteur d'indiscibles plaisirs,
Ne peut que dans Paris perdre son pucelage :
Aviez-vous donc besoin d'aborder mon rivage ?
Et quand dans ce palais je vous ai fait venir,
Ce n'est point pour me foutre, il faut en convenir,
Mais foutre une beauté....

FRÉDÉRIC.

Qu'elle est-elle ?

L'ANGLETERRE.

La France.

(*Les trois rois font un signe de surprise*).

CHARLES.

Ma cousine !!! Un Bourbon....

L'ANGLETERRE.

Que fait cette alliance !

Foutez votre cousine, et devenez heureux.
Dans nos plaisirs, Seigneur, soyons moins scrupuleux :
Laissons ces préjugés aux fouteurs ordinaires,
Des sottises d'autrui complices tributaires.
Foutez, foutez toujours, agissez en fouteur ;

N'avez-vous pas les droits de grand inquisiteur ? (43)
Pourquoi ne pas prétendre aux faveurs de la France ?
Voulez-vous pour la foutre attendre une dispense ?
Le bougre qui commande aux bardaches romains (44)
Peut enculer le peuple, et non les souverains.
Je ne crois point au pape; et sa triple couronne (45)
Ne vaut pas le bonheur qu'un coup de cul nous donne.

FRANÇOIS.

C'est violer les droits de l'hospitalité.

L'ANGLETERRE.

Prince, je vous croyais un fouteur effronté;
Je vous croyais enfin un vit à toute épreuve;
De ce foutre royal, dont notre con s'abreuve:
Je ne m'attendois point à vous voir balancer
Un instant de bonheur.

FRANÇOIS.

Il faut pour la baiser
En obtenir l'aveu.

L'ANGLETERRE.

Ne songez qu'à la foutre.

FRANÇOIS.

Aux égards qu'on se doit, on ne peut passer outre,
« Et la cour de Louis est l'asyle des rois». (46)

L'ANGLETERRE.

La France hospitalière avait un autre choix.
Si Jacques, Stanislas, furent reçus en France, (47)
La France leur devait une entière assistance.
L'orgueilleuse pucelle en a fait des sujets;
Ne devait elle pas seconder leurs projets?
Leur donner des secours n'était pas difficile!
Trente mille fouteurs valaient mieux qu'un asyle.
Elle devait punir de forcenés ingrats:
L'exemple peut gagner et perdre nos états.
Il faudrait moins d'orgueil et plus de politique:
Autant il vaudrait être une garce publique, (48)
Que tout mauvais fouteur a droit de foutrailler.
Princes, craignons toujours de nous encanailler.

FRÉDÉRIC.

Je suis, je vous l'avoue, amoureux de la France!
Mais s'il faut pour la foutre user de violence,
Je crains....

L'ANGLETERRE.

J'ai tout prévu.

FRÉDÉRIC.

Autant de voluptés
Nous coûteront, je crois, bien des difficultés. (49)

L'ANGLETERRE.

N'a-t-on pas bien foutu la pucelle Pologne? (50)
Cet autre pucelage est la même besogne.
S'il faut de la pommade, on en aura, Seigneur;
Tout sera préparé, bidet, éponge, odeur;
Et ne négligeant rien, vous aurez du concombre. (51)

CHARLES.

Des royales putains c'est augmenter le nombre;
Mais qui la livrera?

L'ANGLETERRE.

Le héros de Ouessant! (52)
De mes projets de cul il est le confident.
Il travaille pour nous, et j'attends sa réponse;
Mais je le vois venir: Princes, je vous l'annonce.

SCÈNE V.

Les mêmes, LE DUC, UN PAGE. (*Le Page le dévance, et sort dès que le Duc est en scène.*)

L'ANGLETERRE.

Seigneur, j'ai cru devoir vous donner trois rivaux :
Vous savez qu'au bordel les fouteurs sont égaux. (53)
L'on y confond les rangs; et pour vous mettre à l'aise,
Le premier qui fourbit est le moins bande-à-l'aise.
Qu'il soit sujet ou roi, grand, petit, riche ou non,
Quand son nerveux priape a fait bander un con,
Princes des autres vits il a la préférence.

D'ORLÉANS, (*aux Princes*).

Je ne dispute en rien votre prééminence.
Prince d'un sang royal, comme vous j'ai des droits;
Mais je sais cependant ce qu'on doit à des rois.
Je ne jalouse point votre foutante envie,
Tout mortel aime à foutre une femme jolie.
Je sais qu'à foutre un con l'on trouve des appas;
Sans un con il n'est point de bonheur ici-bas:

Et puisque tous les trois vous bandez pour la France,
Sous une heure au plus tard, étant en ma puissance,
Nous devons tous compter sur les mêmes plaisirs.
Ici, dans mon palais, unissant nos desirs,
Nous pourrons dans ses bras dès ce soir nous ébatre,
Et bandant tour-à-tour, la foutre tous les quatre.

L'ANGLETERRE.

La victoire est à nous.

FRANÇOIS.

D'en entendre parler.

FRÉDÉRIC.

Je vais en attendant....

L'ANGLETERRE.

Où ?

FRÉDÉRIC.

Me faire branler.

FRANÇOIS.

Allons.

CHARLES.

Moi, je vous suis.

L'ANGLETERRE.

N'ai-je pas mes branleuses ?

Princes, disposez-en : leurs mains voluptueuses,
Si vous le permettez, provoquant les plaisirs,
Vous feront décharger au gré de vos desirs.
A Saint-James souvent elles ont branlé George.
Vous pourrez patiner une superbe gorge,
Un cul d'albâtre, un con où se niche l'amour;
Une chûte de reins, cambrée et faite au tour.
Avec leurs doigts rosés dont le toucher chatouille,
Elles vous masseront tendrement chaque couille : (54)
Et du parfait bonheur ayant le postillon,
Vous rendrez sous leurs doigts le foutre à gros bouillon.
Les voici toutes cinq.

(*Elle fait signe à ses femmes d'approcher.*)

SCÈNE

SCÈNE VI.

L'ANGLETERRE, FRANÇOIS, FRÉDÉRIC; CHARLES, LE DUC D'ORLÉANS; FEMMES.

D'ORLÉANS.

PRENONS-EN chacun une.

L'ANGLETERRE.

Moi, je veux être aussi de la fête commune,
Et me faisant branler, décharger pour vous trois.
(*Elle va avec une de ses branleuses sur le lit de repos.*)

D'ORLÉANS, (*aux branleuses.*)

Vous, Mesdames, songez que vous branlez des rois. (55)

FIN DU PREMIER ACTE.

EXPOSITION

DU SECOND ACTE.

Au moment où Frédéric, François et Charles portent la France sur le lit de repos, arrivent les cinq femmes de l'Angleterre. Une tient le bidet, l'autre le pot à eau, la troisième l'éponge, la quatrième le flacon d'odeur et de pommades, et la dernière les linges.

Puisaye montre son pénis à la Vendée, l'entraîne sur un canapé, et la fout. D'Orléans, avec l'Angleterre, vont sur un canapé en face de celui de la Vendée; d'Orléans la gamaûche.

Pendant que Frédéric dépucelle la France, qui mord son voile blanc et le déchire, François et Charles sont derrière le lit de repos, spectateurs en attendant. François se chatouille les couilles, et Charles branle son vit molet.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ANGLETERRE, LE DUC D'ORLÉANS.

L'ANGLETERRE.

Tout seconde mes vœux, et je brûle d'apprendre
Comment vous avez pu jusqu'ici vous y prendre;
Racontez-moi, Seigneur, ce que vous avez fait.

D'ORLÉANS.

Madame, en un moment j'ai conçu mon projet;
Et pour mieux assurer sa prompte réussite,
La France a dans sa cour mes amis à sa suite,
De ses femmes d'atours et de celles d'honneur, (1)
J'ai gagné le suffrage et j'ai séduit le cœur.
J'ai corrompu sa garde, excepté tous les Suisses. (2)
Lafayette créera de nouvelles milices. (3)
Le tartuffe Necker, habile à calculer, (4)

A pour lui les états qu'il a fait assembler : (5)
Il s'occupe souvent à tripler les dépenses, (6)
Et digne protestant renverse les finances. (7)
L'imbécile Santerre a pour lui son faubourg. (8)
Les deux ingrats Lameth sont à vous sans retour. (9)
Lally prétend laver son injure publique. (10)
Barnave s'est chargé de perdre l'Amérique. (11)
Mirabeau que je paie, et qui veut se venger, (12)
A faire des pamplets est venu s'engager.
L'astronome Bailly, qui met tout en problême, (13)
Après de mûrs calculs se résoudra lui-même.
J'ai par-tout des agens, et tout sert mon projet :
Je demande un quart-d'heure encore de secret.
Tout le peuple se livre à des scènes bachiques :
Aux cafés, aux bordels, dans les places publiques ; (14)
J'ai fait avec de l'or nombre de partisans,
Et l'on jure à Paris pour le duc d'Orléans.

L'ANGLETERRE.

Avez-vous vu Puisaye ?

D'ORLÉANS.

Auprès de la Vendée (15)
Je l'ai laissé, Madame. Elle reste attachée

A sa jeune maîtresse, et rien encor n'a pu
La faire décider à lui tourner le cu.

L'ANGLETERRE.

Je connais cette fille; elle est jeune, elle est belle,
Et comme sa maîtresse, elle est encor pucelle. (16)
Par cet enlèvement les forçant toutes deux,
Le comte seul l'aura, s'il en est amoureux. (17)
Je dois la protéger, et notre politique
Est d'en faire à son tour une fille publique. (18)
Je connais ses besoins, et voulant y pourvoir,
Je saurai la gagner par quelque faux espoir.
Alimentant son cœur assez sans passer outre,
Lorsqu'il en sera tems je la lui ferai foutre. (19)

D'ORLÉANS.

Elle suivra la France, et toutes deux ici,
Je vous promets enfin de les voir aujourd'hui.
Voilà Puisaye : il vient nous donner des nouvelles.

L'ANGLETERRE.

Vous aurez du plaisir à foutre deux pucelles.

SCÈNE II.

Les mêmes, LE COMTE DE PUISAYE.

PUISAYE. (20)

MADAME, c'en est fait, et la France est à nous:
Tout a bien réussi. Je viens à vos genoux,
Content et glorieux, pour vous rendre l'hommage
Qu'on doit à vos projets de ce maquerellage.
(*A d'Orléans.*)
Vous, Seigneur, dont le nom retentit dans Paris,
Ayant en tout suivi vos précieux avis,
Je n'ai rien négligé dans cette circonstance,
Et chez vous, en triomphe, on amène la France.

L'ANGLETERRE.

Qui donc?

PUISAYE.

(*Au Duc.*)
Le peuple même. Un gros de partisans,
Que votre cause anime, ayant formé des rangs

Dans des groupes épars d'une ivre populace, (21)
Jusqu'au palais des rois ont poussé leur audace :
Et perdant le respect qu'ils devaient aux Bourbons,
Ayant cerné leur cour de piques, de canons,
Ils ont tout violé, lois, honneur et décence. (22)

D'ORLÉANS.

Qu'importe tout cela, si nous avons la France !

L'ANGLETERRE.

Encore, qu'a-t-on fait?

PUISAYE.

L'on a pris bien des culs,
Beaux, vieux, grands, petits, on les a tous foutus :
Et le foutre et le vin qu'on versait par rasades,
Enivrait les fouteurs ainsi que leurs menades. (23)
Mais comme des moutons, suivant qui les conduit, (24)
Fouteuses et fouteurs, tout marche, tout se suit.
Lafayette à leur tête amène la victime,
Et n'a pas craint d'oser se charger d'un tel crime.
Tous viennent en chantant, *vive la nation*,
E ne se doutent pas de sa *division*. (25)
Ainsi dans les plaisirs, en se foutant lui-même
Le peuple ivre et cruel porte tout à l'extrême

L'ANGLETERRE.

Le peuple est un fouteur qui bande toujours bien ;
L'on s'en sert quelquefois, c'est même un bon moyen ;
Mais semblable au laquais qui baise sa maîtresse, (26)
A peine en reçoit-il une seule caresse.
L'on fout, l'on se fait foutre, et c'est tempérament :
Quand on bande, fait-on aucun raisonnement?...
Le tumulte s'accroît, qu'en devons-nous conclure?
(A Puisaye.)
Voyez.

PUISAYE.

J'entends venir ; c'est d'un heureux augure...
(Au Duc.)
Seigneur, je vois la France entrer dans le palais.

D'ORLÉANS.

Elle y sera foutue : ou je veux désormais
Que mon nom soit rayé de la foutromanie.
Dans les fastes puans qu'offre la bougrerie
Je ne veux plus en bougre être immatriculé :
Que loin de foutre en cul, que je sois enculé ;
Que foutu chaque jour par une pine immonde,
Je sois, dans tout pays, foutu par tout le monde.

Je veux, étant haï même de mes amis,
Sans toucher à des cons gamaücher des vits :
Et je veux que le mien, tombant en pourriture,
Soit l'exécration de toute la nature.
Ne pouvant me branler, et n'étant plus foutu,
Je veux qu'on m'avilisse à coups de pieds au cu,
Si la France, en ces lieux étant enfin venue,
Puisque nous triomphons, par moi n'est pas foutue.

SCENE III.

Les mêmes, LA FRANCE, LA VENDÉE, PAGES, CITOYENS.

LA FRANCE, (*aux citoyens.*)

Retournez, vils ingrats, d'où vous êtes venus :
La France est toujours France, et pour vous ne l'est plus.
En vain dans la fureur d'un civique délire
Voulez-vous la corrompre et perdre son empire.
Vous pouvez un moment balancer son destin,
Mais de vos cruautés quelle sera la fin ?
Allez ; et de vos cœurs si le moment décide,

Craignez des vains remords le poison homicide;
Je vous pardonne.

(*Les citoyens s'en vont.*)

D'ORLÉANS, (*à part.*)

Ciel!

LA FRANCE, (*à la Vendée.*)

Où sommes-nous?...

(*Elle voit l'Angleterre.*)

O qui que vous soyez, la France devant vous,
Pour la première fois, vaincue, humiliée....
Je ne vous connais point.

L'ANGLETERRE.

Je suis votre alliée,
Et non votre sujette.

LA FRANCE, (*voyant le Duc.*)

Et vous, Duc, en ces lieux?

D'ORLÉANS.

C'est mon palais, princesse.

LA FRANCE.

Hélas! j'ouvre les yeux! (27)

Et trop certaine alors de votre perfidie,
Je sais d'où part enfin cette trame hardie.
Le peuple, vous, Madame, et tout ce que je vois,
Sur mon sort à venir détermine mon choix.

L'ANGLETERRE.

En vain vous plaignez-vous, le peuple est toujours maître:
Sa force fait sa loi.

LA FRANCE.

Si chez vous il peut l'être,
Si le mélange impur de monstrueux pouvoirs (28)
Engage les Anglais à trahir leurs devoirs;
La France souveraine, estimée et chérie,
De son peuple en révolte ignorait la furie. (29)

D'ORLÉANS.

Le prudent Anglais pense, et de tout sait jouir. (30)

LA FRANCE.

Avant que de penser, apprenons à sentir.
Aimer, se faire aimer, voici la jouissance,
Et le bonheur, Monsieur, est dans la bienfaisance.

L'ANGLETERRE.

Nous allons vous laisser vous livrer au repos.

LA FRANCE.

Il n'en est plus pour moi : dites à tous mes maux.

SCÈNE IV.

LA FRANCE, LA VENDÉE.

(*Les Pages du Duc restent au fond du théâtre, et s'y promènent.*)

LA FRANCE.

Ainsi donc sans espoir du trône descendue,
Fille de tant de rois, me voilà confondue. (31)
Le sceptre des Henri n'est donc plus dans mes mains! (32)
L'on ne me compte plus parmi les souverains !
Le sort qui me poursuit en ce péril extrême,
Brise dans un instant et sceptre et diadême.
Comptant quatorze fois des siècles glorieux,
Me voilà donc réduite à l'état malheureux
De ramper sous un maître ou de fuir à sa rage. (33)
Dois-je donc lui laisser un si bel apanage ! . . .
Ah ! que sont devenus ces valeureux guerriers
Qui des dames étaient les galans écuyers !

Qui

Qui joignaient à l'amour leur amour pour la gloire ;
Qui comptaient leurs plaisirs avec chaque victoire :
Amans dans les boudoirs, dans les camps des Césars !
Qui cueillaient et le myrte et les lauriers de Mars.
Qu'êtes-vous devenus défenseurs de la France,
Chevaliers de l'honneur, soutiens de ma puissance ?
Vainqueurs de Fontenoy, qu'êtes-vous devenus ?
Avez-vous en mourant emporté les vertus ?

LA VENDÉE.

Vous avez des amis, n'en doutez pas, Princesse :
Espérez des secours.

LA FRANCE.

Je connais leur faiblesse, (34)
Et je ne puis compter sur ce qu'ils m'ont promis.(35)
Quand on est malheureux il reste peu d'amis :(36)
L'on ne se souvient plus de l'objet que l'on aime,
Chacun pense pour soi dans ce moment extrême,
Et le malheur commun, loin de nous réunir,
Disperse notre force, et nous fait tous périr.
Ainsi sont la plupart de ceux qui m'entouraient :
Pour eux j'étais la France, et pour eux ils m'aimaient.

LA VENDÉE.

Princesse, il est encor de vertueux français,
Dignes de vous défendre et d'obtenir la paix.
Du Poitou soulevé comptez sur la puissance, (37)
Il sacrifîra tout pour votre indépendance.
Gardez de votre rang toute la majesté,
Et moi je vais veiller à votre liberté.

LA FRANCE.

Un reste de héros, que l'honneur encourage,
Pourront par tes bons soins te donner leur suffrage.
Que deviendront, hélas! ces généreux mortels!
Qu'est-ce que la valeur contre des criminels? (38)
Le crime mène à tout: sa révoltante audace
Frappe, étonne, confond; coupable, il nous menace;
Sa force est sa justice, et ses lois son appui:
Il semble en l'outrageant que le ciel pour lui....

LA VENDÉE.

De venger cet affront, l'espérance m'est chère.

LA FRANCE.

Que fait dans ce palais la perfide Angleterre?
Et pourquoi donc le Duc l'y tenant en secret...

Je vois bien qu'elle-même a part à ce forfait. : .
Le besoin de repos me tourmente, m'accable:
Je ne saurais le vaincre, il m'est insupportable.
Veille toujours sur moi, je te laisse un moment.

LA VENDÉE.

Allez vous reposer dans cet appartement.
(*Les Pages la suivent.*)

SCÈNE V.

LA VENDÉE. (*Seule.*)

Quel instant! quel destin! n'est-ce pas un mensonge?
De la réalité, n'est-ce point un vain songe?
La France en ce palais, prisonnière à Paris!
Ah! que va devenir mon malheureux pays!
A le sauver enfin nous devons tous prétendre:
Dans les camps de l'honneur tout français doit se rendre,
Et doit en combattant avec sa loyauté,
Défendre ses autels, son roi, sa liberté.

SCÈNE VI.

L'ANGLETERRE, LE COMTE DE PUISAYE, LA VENDÉE.

L'ANGLETERRE.

Je connais vos desseins, et je dois y souscrire :
Je ne viens point ici, Madame, pour vous nuire.
Loin de blâmer en vous des projets aussi beaux,
Je veux de mes pouvoirs me joindre à vos travaux.
Le comte m'a tout dit : et vos vertus, Madame,
M'ont décidé pour vous, et captivé mon ame.
Je ne puis, vous savez, vous offrir des guerriers ; (39)
Le français valeureux cueillera ces lauriers ;
Mais je puis soutenir les frais de cette guerre :
Vous pouvez, dès ce jour, compter sur l'Angleterre.

LA VENDÉE.

Si la sincérité préside en votre cœur,
J'accepte ce bienfait, présage du bonheur.
Déjà dans le Poitou le comte de Charette (40)
Rassemble à ses côtés l'épée et la houlette.

Le fidèle breton veut combattre sous lui :
Charette en l'enrôlant s'en déclare l'appui :
Et fier de commander ces phalanges royales,
Sûr d'être secouru par vos forces navales,
Pouvant solder sa troupe, armer ses combattans,
Il viendra dans Paris y vaincre nos tyrans. (41)

L'ANGLETERRE.

Unissons notre espoir, nos moyens et nos forces.

LA VENDÉE.

Opposons nos vertus à ces hommes féroces.
Devant elles, je crois, le crime doit pâlir;
Et l'on doit triompher quand l'honneur fait agir.

L'ANGLETERRE.

De la France aux abois vous êtes l'héroïne.
(*A part à Puisaye.*)
J'en veux faire à son tour une autre Messaline.(42)
(*Haut.*)
Le comte de Puisaye aura le Morbihan, (43)
Et fera de ces lieux battre le paysan.

PUISAYE, (*à la Vendée.*)

Je ne m'attendais pas, jeune et belle duchesse, (44)
A voir en vous servant augmenter mon ivresse.

À vivre sous vos lois je mettrai mon bonheur.
Combattre sous vos yeux est sans doute un honneur!
Orléans, dans ses murs, avait une pucelle: (45)
La Vendée. à Poitiers, en est une nouvelle, (46)
Qui s'arme pour venger et l'autel et les lys, (47)
Et qui doit devenir l'amante de Louis. (48)
Comme Louis, hélas! je n'ai point de couronne,
Vous la méritez bien, mais le droit seul la donne.
Je brûle du desir de vous faire ma cour:
Daignez me l'accorder en faveur de l'amour.

L'ANGLETERRE.

L'on ne peut pas toujours garder son pucelage,
Il faut bien le donner.

LA VENDÉE.

Peu faite à ce langage,
Je ne saurais répondre à ce ton indécent.

L'ANGLETERRE.

Le cœur bat à votre âge, et n'est plus innocent.

LA VENDÉE.

L'on se doit à soi-même, et l'on doit à sa gloire.

L'ANGLETERRE.

Combattre ses penchans n'est pas une victoire.
Jeanne fut, nous dit-on, l'amante de Dunois : (49)
Elle aimait le héros autant que le grivois.
En courage, en amour, imitez la pucelle.

LA VENDÉE.

Vous la fites périr. (50)

L'ANGLETERRE.

Contre moi cette belle
Au siége d'Orléans commandait les Français :
Je devais cet exemple au fanatique Anglais. (5)

LA VENDÉE.

Comment étant vainqueur n'être pas magnanime !

L'ANGLETERRE.

En politique, il faut sacrifier l'estime
Quand on en a besoin.

LA VENDÉE.

Je vous laisse, et je vais
Auprès de la Princesse.

SCÈNE VII.

L'ANGLETERRE, LE COMTE DE PUISAYE.

L'ANGLETERRE.

Enfin, à mes souhaits
Cette prude pucelle acceptant mes services,
Va tomber dans mes lacs. J'attends vos bons offices,
Comte; et dès aujourd'hui, puisqu'à l'aide du ciel
J'ai fait de ce palais un insigne bordel,
Montrez-vous en fouteur, et foutez la Vendée.
Que de foutre en ce jour elle soit inondée :
Trois fois sans déconer, bandant avec vigueur,
Doublez le mouvement, allez jusqu'à son cœur.
Ne lui cédant en rien, retournant à la charge,
Dans son étroit anus faites une décharge.
Pour reprendre courage, allez sur ses tetons
Voluptueusement châtouiller vos couillons.
Embrâsez-les au feu de sa gorge divine;
Donnez-lui des baisers en branlant votre pine;
Et si vous ressentez quelque velléité,
Refoutez-la, Seigneur, avec lubricité.

PUISAYE.

Je ferai tout pour vous, pour moi, pour elle-même;
Héros, ou demi-dieu, j'irai jusqu'à l'extrême:
Comptez-y.

L'ANGLETERRE.

Je l'attends de vous, de votre vit.
Que le foutre ruisselle en ce commun coït: (52)
Mais je vois s'avancer les fouteurs de la France.

SCENE VIII.

Les précédens, FRÉDÉRIC, FRANÇOIS, CHARLES, LE DUC D'ORLÉANS.

FRÉDÉRIC.

MADAME, nous avons tous les trois l'espérance
Que donne à des amans un amour violent.
La France entre vos mains....

L'ANGLETERRE.

Princes, dans un moment

A vos pressans desirs la France va paraître,
Et de la foutre, alors chacun sera le maître.

FRANÇOIS.

Une femme à sa suite est, dit-on, en ces lieux?

L'ANGLETERRE.

Dans cet appartement elles sont toutes deux:
Et la femme d'honneur perdant son pucelage,
Ici sera foutue à la fleur de son âge. (53)
Tranquilles partisans de gothiques plaisirs,
Nos ayeux n'éprouvaient que de chastes desirs.
Dans les bras desséchés d'une antique maîtresse,
Ils vengeaient en foutant leur dolente jeunesse:
Mais sans aucun scrupule, et plus libidineux,
Instruits par tous vos sens, vous foutez avant eux.
Cibarites oisifs, et bravant la vérole,
Nous devenons putains toutes à votre école.
Injustes, quelquefois vous nous le reprochez:
Le feriez-vous, ingrats, lorsque vous nous foutez?..
Puisqu'un siècle éclairé forme votre génie, (54)
Puisque le sort nous fit tous pour la fouterie,
Branlez, gamaüchez, allumez vos brandons:
Foutez et refoutez, c'est la fête des cons.

CHARLES.

Dans nos communs desirs, bandant tous pour la France,
Nous desirons tous trois dans cette circonstance
Savoir qui de nous trois le premier foutera?

L'ANGLETERRE.

Celui qui d'entre vous le premier bandera.

CHARLES.

C'est juste.

FRANÇOIS.

J'y consens.

FRÉDÉRIC.

Je l'approuve de même

D'ORLÉANS.

De vous céder le pas mon regret est extrême,
Mais je vous l'ai promis.

FRÉDÉRIC.

Duc, bandez le premier,
Et mettez avant nous le pied sur l'étrier.

FRANÇOIS.

Sa suivante par qui sera-t-elle baisée?

PUISAYE.

Je me charge à moi seul de foutre la Vendée.

L'ANGLETERRE.

Les voici toutes deux.

SCÈNE IX.

Les précédens, LA FRANCE, LA VENDÉE

LA FRANCE.

DANS quel étonnement,
Princes, me jetez-vous?... Ici, dans ce moment!
Quel est donc, en un mot, votre espoir sur la France?
Pourquoi vous liguez-vous? est-ce pour ma défense,
Ou pour mieux m'avilir?

CHARLES.

Nous venons partager
Vos faveurs.

LA FRANCE.

Mes faveurs!... Ciel!... puis-je y songer!...

Voilà

Voilà ce qui vous fait auprès de moi vous rendre !
Sont-ce là les secours que j'avais droit d'attendre?
Mercénaires amans, déhontés suborneurs, (55)
Qui deviez respecter la France et ses malheurs,
Qui deviez lui donner vos états pour retraite,
Vous vous coalisez pour hâter sa défaite.
Je ne puis accorder mon cœur à si vil prix :
Vous êtes des vautours, et non pas des amis.

L'ANGLETERRE.

Comme vous je suis femme, et je me suis rendue

FRÉDÉRIC, (*ardemment.*)

De même il faut vous rendre. (56)

LA FRANCE.

Hélas ! je suis perdue.

La France s'évanouit, et tombe dans les bras des trois Princes. Sa couronne tombe aussi ; Frédéric la ramasse, la donne à François, François à Charles, Charles à l'Angleterre, qui l'écrase. Frédéric la conduit sur le lit de repos).

LA VENDÉE, (*allant à son secours*).

Soutenez sa faiblesse, et secourons-là tous.

PUISAYE, (*l'arrêtant*).

Laissez-la dans leurs bras, moi je m'attache à vous.

FRÉDÉRIC, (*montrant son pénis*).

Je bande le premier, c'est à moi la victoire.

L'ANGLETERRE.

Foutez-la, Frédéric, vous en aurez la gloire.

FRANÇOIS.

Tracez-nous le chemin, nous le suivrons après. (57)

CHARLES.

Pour la foutre à mon tour, moi je me branle exprès. (58)

PUISAYE, (*à la Vendée*).

Resterons-nous tous deux à regarder les autres?
Vous voyez mon priape avec ses deux apôtres;
A prendre un pucelage on m'a dit qu'il est bon:
Voulez-vous le garder pour le vit d'un breton?

(*Il la baise*).

LA VENDÉE.

Vous me faites du mal!

D'ORLÉANS, (*à l'Angleterre*).

Tiendrons-nous la chandelle?

L'ANGLETERRE, (*lui donnant la main*).

Vous ne baiserez pas comme eux une pucelle.

FIN DU SECOND ACTE.

EXPOSITION

DU TROISIÈME ACTE.

A la neuvième scène, d'Orléans, Puisaye, et les cinq femmes derrière eux, entrent par le fond du théâtre. Les citoyens à piques entrent, les uns par le fond, les autres par les deux côtés. Les Ecuyers des princes entrent derrière les piques, par le côté droit; les Pages entrent aussi derrière les piques par le côté gauche. Les citoyens se mettent en bataille dans le fond du théâtre, et les Pages accollent les femmes.

Après la harangue de d'Orléans à ses satellites, un Ecuyer vient sur l'avant-scène, s'y asseoit et s'y branle. Les deux autres sont de l'autre côté, et s'y enculent. Dans le fond du théâtre, sur des canapés, sont les femmes de l'Angleterre, dont les unes branlent des Pages, d'autres se branlent entre elles, et des Pages se branlent aussi entre eux.

Sur l'avant-scène, Puisaye, assis sur un canapé,

veut y branler la Vendée, qui s'en défend. Les citoyens à piques les mettent bas, et s'enculent en bataille au fond du théâtre.

Lorsque d'Orléans dit : *Hélas ! je suis foutu*, les fouteuses, fouteurs, branleuses, branleurs et sodomistes restent immobiles, et regardent le Duc, sur son lit de mort. Alors la Vendée quitte Puisaye pour aller vers la France : Puisaye la tue. Frédéric, François et Charles sont, pendant ce dénouement, les bras croisés ; ce qui fait allusion à ce qu'ils laissent la France se déchirer.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈE.

LA FRANCE. (1)

JE suis enfin foutue !.... et ces triples couleurs, (2)
Symbole de ma honte et de tous mes malheurs,
De cet affreux bordel, sont, hélas ! la livrée .... (3)
A quels tristes excès me vois-je enfin livrée !
Mon voile était sans tache, et seul il était blanc !
Son éclat précieux est souillé par le sang. (4)
De vierge que j'étais me voilà république ;
Je suis à tout le monde et ma honte est publique.
Chacun me fout, chacun veut être mon fouteur, (5)
Et personne ne craint d'alarmer ma pudeur.
Sans égards, oubliant mes droits de souveraine,
Sans états et sans nom, l'on me traite en romaine.
Chacun est citoyen, et semble être à Paris
Le citoyen nouveau de son nouveau pays.
Le français, qui jadis du monde était l'exemple ! (6)

Le français révolté que l'Europe contemple,
Après un tems si long de quatorze cents ans, (7)
Ose se comparer à d'illustres brigands ! (8)
A ce peuple assassin, qui, révoltant la terre, (9)
S'entr'égorgeait lui-même, en se traitant de frère :
Où la nature avait perdu ses droits si beaux, (10)
Où cette liberté dressa des échafauds : (11)
Où de Coriolan la vertu fut punie, (12)
Où l'un des décemvirs condamna Virginie : (13)
Où le père envoya son enfant à la mort : (14)
Où César de son fils reçut le même sort : (15)
Où la proscription fit nombre de victimes, (16)
Et qui, de crime en crime, inventa tous les crimes. (17)
Voilà donc le modèle où le français prétend :
Il veut être romain !... ah ! qu'il est inscontant ! (18)
Fanatiques sujets d'astucieux despotes,
Qui prenez sans pudeur le nom de patriotes, (19)
Qui de votre patrie êtes les ennemis,
Et changez en cyprès la blancheur de ses lys ; (30)
Peuple ingrat et cruel, peuple fier et volage,
Vous apprendrez trop tard à devenir plus sage:
Vous apprendrez, hélas ! dans vos calamités,
A regretter l'honneur, à qui vous insultés.
Que deviendront vos fils, vos femmes et vos filles ?

Français ! que deviendra l'honneur de vos familles ?
La guerre et le viol, voilà qui les attend : (21)
Et ne pouvant alors résister au torrent,
Envain, dans les malheurs d'une guerre civile,
Regrettant mes vertus, et cherchant un asyle, (22)
Aurez-vous des remords !.... Républicains ou non,
Confondus par le crime et par l'ambition,
Trahis par l'amitié, jalousés par l'envie,
Vous aurez mis vous-même un terme à votre vie. (23)

SCÈNE II.

LA FRANCE, LA VENDÉE.

LA FRANCE.

DIS-MOI tous mes malheurs et ne me cache rien :
L'espoir nous reste, et c'est hélas ! notre seul bien,
A d'impudiques sens, étant prostituée,
Comme moi sans honneur, comme moi violée,
Détestant toutes deux leurs infames plaisirs,
Réduites à pleurer, à craindre leurs desirs,
Souvent ne craignant plus à force de trop craindre,
Et n'ayant plus enfin, la force de nous plaindre ;

Réponds, que dit-on? parle, as-tu par un courier
Pu savoir quelque chose?

LA VENDÉE.

On veut pacifier. (24)
Charrette est en déroute, et ne sait comment faire:
Ses soldats dispersés manquent du nécessaire,
Et quittent leurs drapeaux. L'Angleterre trahit (25)
L'accord fait entre nous... (26)

LA FRANCE.

Je te l'avais bien dit.
De ses premiers succès cette puissance est fière.
Que je reconnais bien la perfide Angleterre!

LA VENDÉE.

Employant contre nous menace et trahison;
Mettant le feu par-tout; apprêtant le poison; (27)
Arrachant sans pitié l'enfant à la mamelle; (28)
Et violant sa mère, égorgeant avec elle
Son fils, et les enfans qu'elle a déjà nourris;
Sans pitié, restant sourds au milieu de leurs cris,
Ne s'apitoyant pas, et toujours dans l'ivresse,
Pillant, détruisant tout, égorgeant la vieillesse, (29)
Insultant au ciel même, et défiant le sort,

Les révoltés enfin, bravent jusqu'à la mort. (30)
De cette liberté voici le fanatisme,
Et du Républicain le coupable héroïsme, (31)
Voici les maux affreux qui font que nos héros
Consentent à traiter avec de tels bourreaux.

LA FRANCE.

Enfin je n'ai donc plus ni soutiens ni puissance!
L'on a su me ravir tout : jusqu'à l'espérance.
(*Elle regarde si l'on vient, et lui montre confidemment le poignard caché sous sa robe*).
Ce poignard, qu'à l'instant le destin m'a fourni,
(*Elle montre l'appartement d'où elle vient*).
Deviendra mon vengeur et sera mon appui.
Surprise, ils ont été vainqueurs de ma faiblesse.(32)
Ce glaive vengera la France et sa noblesse! (33)

SCÈNE III.

LA FRANCE, LA VENDÉE, LE DUC D'ORLÉANS.

D'ORLÉANS.

MADAME, c'est en vain que vous faisant la cour
Naguères, je vous ai parlé de mon amour :
Envain bandant pour vous, mais n'osant vous le dire,
Je crus par des détours pouvoir vous en instruire.
Vous fermâtes l'oreille à mes faibles accens,
Et laissâtes brûler mon cœur et mon encens :
Mais les tems sont changés, vous n'êtes plus pucelle,
Quoique sans cesse fraîche, aimable et toujours belle.
Je puis donc sans blesser les lois de la pudeur
Plus libre qu'autrefois, vous parler en fouteur ;
Près de vous, en ce jour, être plus à mon aise,
Et vous parlant enfin en femme que l'on baise,
Vous dire que pour vous je sens encor des feux :
Mais que de vos appas dès long-tems amoureux,
J'eusse dans ces instans perdu ma retenue,

Si des rois, mes rivaux, ne vous eussent foutue.
Je hais les préjugés du commun des mortels ;
Beaucoup au pucelage élèvent des autels,
Et d'un semblable exploit ils vantent la victoire !
A foutre un con tout neuf, je ne mets point ma gloire.
Je cherche les plaisirs, et non pas les honneurs. (34)
Je laisse ces vains goûts à d'effrénés fouteurs.
J'eus pour vous de l'amour, et vous fûtes aimée !
Mais vous aimant encor, quoique dépucelée,
Je viens à vos genoux en faire le serment.

LA FRANCE.

Prétendez-vous, cruel, à mon consentement ?

D'ORLÉANS.

Je viens le demander.

LA FRANCE.

Lâche .... quoique foutue,
Malgré le nom d'amour, qu'envain l'on prostitue,
Quoique sans nul espoir de recouvrer l'honneur !
Cesse, vil maquereau, de pretendre à mon cœur.
Il est encor des choix lorsqu'on est avilie,
Et ce cœur se restreint dans celui d'une amie.

(*Elle montre la Vendée.*)

Pour

Pour elle seule il bat, seule elle peut l'avoir :
Rougis de tes forfaits, rentre dans le devoir.

D'ORLÉANS.

Je saurai surmonter cette orgueil indomptable.

LA FRANCE.

Monstre ! par quel moyen ?

D'ORLÉANS.

Par le plus favorable:
La force.

LA FRANCE.

C'est bien là le cri de tes pareils ! ....
Ils ont bien profité de tes lâches conseils.
Ils ont pour des vertus et l'audace et la force,
Et doivent leurs erreurs à ton ame féroce.

SCÈNE IV.

LE DUC D'ORLÉANS.

Elle m'appelle lâche..... et méprise mes vœux!
Espère-t-elle ainsi diminuer mes feux?

Que me font ses dédains, son cœur, sa résistance?
Il faut que je la foute, et c'est mon espérance.
Que me servirait donc d'avoir tout entrepris?
D'avoir trahi l'honneur et profané les lys? ...
D'un signal tricolor la France est décorée,
Et jusques sur les mers arbore ma livrée :
J'ai détruit le travail de quatorze cents ans; (35)
J'ai moi-même appelé mes ayeux des tyrans:
Dans le sénat français j'ai nié ma noblesse, (36)
Et venant à mon but de bassesse en bassesse,
Rempant et plein d'orgueil, jaloux de tout pouvoir,
N'ayant de ma grandeur encore que l'espoir,
Je n'ose consommer mes projets et mon crime! (37)
Ah! de mon lâche cœur serai-je la victime? (38)

SCÈNE V.

L'ANGLETERRE, LE DUC D'ORLÉANS.

D'ORLÉANS.

MADAME, d'un refus retardant mes plaisirs,
La France, en ce moment, s'oppose à mes desirs.
Cruelle envers l'amour, et me treitant de même,

Ses refus sont des lois, et vont jusqu'à l'extrême.
Il semble qu'enivrée encor de sa grandeur,
Un reste de puissance endurcisse son cœur.
De mon pressant amour je n'ai pu la convaincre:
J'espère tout de vous.

L'ANGLETERRE.

C'est à vous de la vaincre.
Soyez plus téméraire, et vous serez heureux.
L'on bande toujours bien lorsqu'on est amoureux!
Le vit toujours bandant, l'on n'aspire qu'à foutre.
Malgré la résistance, un bon fouteur passe outre:
Et la plus indocile est, dans un pareil cas,
Orgueilleuse de voir bander pour ses appas.
Pour vous j'ai tout fait, Duc, je n'ai plus rien à faire:
Aux projets de ma cour vous étiez nécessaire.
Si depuis quelque-tems vous me foutez, Seigneur,
C'est moins pour mes plaisirs que pour venger mon cœur.
Ah! si dans ce bordel la princesse amenée,
Frédéric, le premier, chez vous l'a couillonnée,
C'est que son vit nerveux a bandé le premier.
A prendre des plaisirs vous fûtes le dernier:
Et me gamaûchant sur ce lit étendue,
Ce fut à vit molet que vous m'avez foutue.

D'Orléans, je vous crois plus bougre que fouteur;
Vous devez être même un mauvais enculeur:
Pour avoir trop foutu, vous ne pouvez plus foutre,
Et votre vit n'est plus que le vit d'un jean-foutre.

D'ORLÉANS.

Voilà donc mon destin! par vous seul abusé,
De tous mes partisans lâchement délaissé,
Ayant prodigué l'or, et bandant pour la France...
De la foutre à mon tour j'ai toujours l'espérance:
Et d'autres après moi ne pourront désormais,
Malgré tous leurs efforts, prétendre à ses attraits.

L'ANGLETERRE.

Soyez moins bande-à-l'aise, ayez plus de courage:
Qui de vous ou de moi doit achever l'ouvrage?
Foutez-là, croyez m'en, ou vous serez foutu.

D'ORLÉANS.

Je crois que pour la foutre il n'est rien de perdu:
Car si je ne puis pas vaincre sa résistance,
J'ai la force pour moi, pour dernière espérance.

L'ANGLETERRE.

Souvent elle abandonne.... (39)

D'ORLÉANS.

Il faut la mettre à bout.

L'ANGLETERRE.

Et pour la rassembler il faut être résout.

D'ORLÉANS.

Madame, à tout tenter je saurai me résoudre.
J'emploîrai, pour la vaincre, ou la paix ou la foudre :
Mais n'ayant pas besoin de vous, de vos avis,
Retraversez les mers, et quittez mon pays.

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

L'ANGLETERRE.

AVANT de le quitter je veux le voir détruire.
Ce que j'ai fait n'est rien, je veux encor lui nuire :
Je veux que des agens, choisis chez les français,
Agissent en secret contre ses intérêts.
Dans ces nouveaux bordels, inventés par le crime, (40)
Je veux donner des lois. Puissance maritime, (41)
Je veux être absolue, et pouvoir sur les mers
Aller me faire foutre au bout de l'univers.

SCÈNE VII.

L'ANGLETERRE, LA FRANCE, LA VENDÉE.

LA FRANCE.

Vous encore, Madame!... êtes-vous satisfaite?...
Vous triomphez d'avoir calcnié ma défaite,
Vous attachant le Duc pour en venir à bout,
A Londres, à Paris, maquerelle par-tout,
Faisant avec votre or de lâches mercenaires,
Et pour un culte impur, achetant des sectaires, (42)
Vous avez réussi; mais enfin vos projets
Pour moi, pour tous les miens, ne sont plus des secrets.

L'ANGLETERRE.

L'on doit aux malheureux toujours de l'indulgence,
Et plaindre leurs erreurs qu'arrache la souffrance.
Je ressens tous les maux qu'on vous fait éprouver;
Sans les avoir créés, loin de les approuver,
Je vous vois, malgré moi, délaissée et trahie,
Réduite à regretter votre ancienne patrie.

LA FRANCE.

Vous ressentez mes maux ! vous qui les avez faits !
Vous, qui peut-être encor tramez quelques forfaits ?
Vous, qui témoin ici lorsqu'on m'a foutue,
Avez de mes douleurs contenté votre vue !
Vous, qui de ce palais avez fait un bordel,
Vous, qui précipitez et le trône et l'autel !
Vous, qui des rois rivaux nourrissiez l'espérance !
Vous, qui de tous les tems avez haï la France ! (43)
Vous ressentez mes maux ! Cruelle, après m'avoir,
Par d'indignes moyens, ôté jusqu'à l'espoir ;
C'est bien à vous, hélas! d'insulter à mes larmes,
Quand vous me préparez de nouvelles allarmes.
Il est trop de Français que l'or sut asservir,
Qui, comme vous, n'ont plus le droit de me servir,
Encore moins de me plaindre.

L'ANGLETERRE.

A ce reproche injuste
Je ne répondrai rien. Moins vaine et plus auguste,
Recevant à ma cour nombre de fugitifs.... (44)

LA FRANCE.

Peut-être en voulez-vous faire des captifs. (45)

L'ANGLETERRE.

A tous les vendéens ne suis-je pas utile?

LA FRANCE.

Comment justifier le retard de Grandville? (46)
Et quand le Toulonais vous fit ouvrir ses ports, (47)
Ne deviez-vous point en défendre les forts?
De Lyon saccagé, qui fit faire le siége? (48)
Qui mit devant ses murs la horde sacrilége,
Qui brûla, dévasta cette riche cité?
Avez-vous soutenu le Breton révolté?
A vos troupes, joignant les troupes autrichiennes,
Avez-vous en mon nom bombardé Valenciennes? (49)
Et comment joindrez-vous aux fastes d'Albion,
L'horrible assassinat commis à Quiberon? (50)

L'ANGLETERRE.

Maîtresse de la mer, qui devient mon empire
Commandai-je à ses flots? Et quand le sort conspire (51)
Contre vos partisans et contre leurs projets,
Pourquoi de leurs malheurs accusez-vous l'Anglais? (52)
C'est ainsi que, toujours facile à l'injustice,
L'on prétend que du sort on devient le complice,
Parce qu'on n'est pas maître ou des flots ou des vents,

Et qu'on ne peut prévoir tous les événemens.
Que conclure de-là ? qu'ainsi se fout le monde ;
Que nous sommes foutus et sur terre et sur l'onde :
Que tout bande et se fout ; qu'on nous fait en foutant,
Et qu'on voudrait encor pouvoir foutre en mourant.

SCÈNE VIII.

LA FRANCE, L'ANGLETERRE, LA VENDÉE, FRÉDÉRIC, JOSEPH, CHARLES.

FRÉDÉRIC.

Amans et fortunés, à vos genoux, Princesse,
Nous devons de nos cœurs renouveler l'ivresse,
Et vous jurer encor, heureux de nos plaisirs,
Que nous livrons notre ame à de nouveaux desirs.

JOSEPH.

Notre bonheur passé m'en fait desirer d'autres.

CHARLES.

Nous venons joindre encor tous nos plaisirs aux vôtres.

LA FRANCE.

Je sais que peu content de ce qu'il peut avoir,
L'homme, sans nous aimer, va d'espoir en espoir:
Que cupide en ses goûts et vain d'une faiblesse,
Il trafique l'amour, l'honneur et sa maîtresse;
Qu'il aime avec ses sens, qu'il n'aime que pour lui,
Et qu'il cache en son cœur le dégoût et l'ennui.
Ainsi dans mes malheurs on me recherche, on m'aime,
Mais c'est pour des plaisirs, et non pas pour moi-même.
Concubine des cours et du peuple francais,
Je sais trop que je dois mes maux à mes attraits,
Et que vous êtes loin de prendre ma défense....
Pour venger mon pays, ma gloire et mon offense,
Que le propagandiste aille des potentats,
Citoyen révolté, révolter les états.
Qu'il révolte par-tout, de la Porte en l'Autriche;
Qu'il gagne le rabin, le prêtre, le derviche;
Que sans religion et sans divinité,
Il aille propager son immoralité.
Que lui, que le sujet, portent tout à l'extrême;
Qu'ils portent la terreur au pied du trône même.
Que les peuples divers ne trouvent point la paix!
Qu'ils soient humiliés, vaincus par les Francais;
Que sur ce continent, souillé de tous les crimes,

Que le soldat vainqueur fasse encor des victimes :
Qu'il affronte les mers, les dangers et la mort,
Tous les feux du midi, jusqu'aux glaces du nord.
Que l'Europe aux abois, faute de politique,
Ne soit plus qu'un champ vaste, ou qu'une république :
Et qu'enfin les malheurs du royaume des lys,
Deviennent les malheurs de tous ses ennemis.

SCÈNE IX.

Le Acteurs précédens, LE DUC D'ORLÉANS, LE COMTE DE PUISAYE, LES FEMMES, PAGES, ÉCUYERS, CITOYENS.

(*D'Orléans, les Pages et les Citoyens sont en cocardes tricolores*).

D'ORLÉANS.

C'EN est fait, je triomphe, et vous serez foutue :
Ma volonté fait loi, la force est absolue.
Votre amant le plus cher périt assassiné . . .(53)
Par moi-même, à la mort, il se voit condamné, (54)
Et je viens dans vos bras m'enivrer de ma gloire. (55)

LA FRANCE.

Assassin de tes rois, prends garde à ta victoire.

D'ORLÉANS, (*voulant la contraindre*).

Je n'écoute plus rien.

LA FRANCE, (*se défendant*).

Moi, j'écoute l'honneur,
Mon sang et mes regrets. Redoute ma fureur
Autant que mon mépris.

(*L'Angleterre fait un signe d'approbation*).

D'ORLÉANS, (*à ses satellites*).

Courageux bordelistes,
Fouteuses et fouteurs, tribades, sodomistes,
Egorgeurs des prisons, suppôts de mes plaisirs, (56)
Foutez, enculez-vous, contentez vos desirs.
Vous êtes libres tous : le bonheur va renaître ; (57)
Que rien ne vous arrête, imitez votre maître,
Et foutons.

(*Il s'empare de la France, et l'entraîne vers le lit de repos*).

De me foutre en vain espère-tu.
Péris, lâche assassin !...

(*Elle le poignarde*).

D'ORLÉANS.

D'ORLÉANS, (*tombant sur le lit de repos*).

Hélas! je suis foutu. (58)

Ingrate !

(*Il meurt*).

LA FRANCE.

Ainsi le sont toutes les républiques. (59)

LA VENDÉE (*se sauvant des bras de Puisaye*).

Princesse, sauvons-nous de ces vils fanatiques. (60)

LA FRANCE.

Viens, et si nous pouvons.....

PUISAYE, (*arrêtant la Vendée.*)

Arrêtez.

LA VENDÉE.

Et pourquoi !

Que puis-je t'importer ?

PUISAYE.

Comptez toujours sur moi.

LA VENDÉE.

Croirai-je à tes discours, quand tu m'as abusée ?
Traître, ne tente plus à tromper la Vendée. (61)

L'ANGLETERRE, (*à mi-voix*).

N'en ayant plus besoin, craignons-en les fureurs.
Que le même poignard... (62)

(*Elle prend la main de Puisaye, la lui ouvre, et lui donne le poignard*).

PUISAYE, (*l'assassinant*).

Hé bien, lorsque tu meurs,
De l'Angleterre enfin reconnais le ministre.

LA VENDÉE. (*tombant sur un canapé*).

Grand Dieu !

LA FRANCE.

Que dois-je attendre encore de sinistre !!
(*Aux Spectateurs*).
Trop coupables Français, sans roi, ni sans autels,
Quand vous vengerez-vous de tant de criminels?

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ORLÉANS.

(1) *De l'ancienne Albion....* Du tems de Jules César, l'Angleterre se nommait Albion.

(2) *Feu la Pologne....* Louis XV ignorait que l'ont voulût partager la Pologne.

La France, après la mort d'Auguste, roi de Pologne, voulait maintenir la constitution et la liberté polonaise dans la diète, pour l'élection d'un roi. Louis XV favorisait l'électeur de Saxe, fils du roi Auguste. Il envoya plusieurs chefs en Pologne, pour seconder militairement et politiquement les princes et palatins, vrais défenseurs de leurs pays : tels que les princes Radziwil, Potoski, Sapieha, les comtes Oghinski et Miaczeuski, le palatin de Wihca, et le maréchal de Zaremba, etc. Les deux principaux envoyés du roi étaient le

baron de Viosménil, et le vicomte son frère; et sous eux, MM. de Gallibert et Dumourier : ce dernier était pour la politique. Plusieurs officiers et autres furent envoyés avec eux.

Le ministre français perdit toute son influence et sa considération par l'exil du duc de Choiseul. Le duc d'Aiguillon, ennemi capital de ce ministre, lui succéda. Il sacrifia l'honneur et l'intérêt de son maître à son animosité contre le duc : il prit à tâche de défigurer son ouvrage, et il ne s'occupa plus de la Pologne.

Les trois puissances qui la convoitaient, instruites de l'horreur dont le ministre et sa cabale environnait Louis XV, se la partagèrent. Louis n'apprit cet événement que par la gazette; ce qui lui fit dire à d'Aiguillon : *Ah! si j'avais encore Choiseul, cela ne se serait point fait ainsi, et la gazette ne me l'apprendrait pas.* Choiseul ne revint pas, d'Aiguillon conserva sa place; la Pologne était partagée, et la France n'eut pas ce qu'elle eût dû prétendre; la Flandre, le Luxembourg; ce qui nous aurait mis dans le cas d'ouvrir l'Escaut.

(3) *Assez d'autres, sans moi, l'ont su gamaücher...* Partage de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'Empire d'Allemagne.

(4) *Où naquit Ganimède....* Petit berger que Jupiter enleva, et dont il fit son mignon; il était fort joli. Les mignons sont des bardaches. Henri III avait des mignons, mais ce n'était pas des gens efféminés, comme plusieurs historiens en ont écrit. Ils étaient de haute naissance et courageux. (La naissance d'Epernon seul fait exception).

La Marck fut le premier qui monta sur la brèche au siége de Rouen; il avait au front une large cicatrice de la blessure qu'il y reçut. Maugiron avait perdu un œil du coup qu'il reçut en montant au siége d'Issoire. Joyeuse eut la moitié de la mâchoire emportée sur la brèche, au siége de la Fère; et d'Epernon y fut dangereusement blessé.

(5) *Je n'irai point en bougre enculer la Turquie....* Les turcs aiment les jeunes Grecs. Blasés sur le plaisir des femmes, c'est un ragoût pour eux. Il y a des cafés en Turquie assignés à ces plaisirs. Paris, en cela, suit la mode de Constantinople.

Dans les derniers siècles de l'Empire Grec, les eunuques égorgèrent leurs maîtres et les chargèrent de chaînes. Les fils poignardèrent leur père pour s'emparer du trône; les frères se massacrèrent entre eux pour se le disputer. Les hommes du néant, parvenus aux grands emplois, s'élevèrent jusqu'au trône, et s'en précipitèrent avec la rapidité

des vagues, qui s'entre-choquent pour s'abîmer ensemble. Pareille mode est en France.

C'est une tradition reçue parmi les Turcs, que la fille d'un roi de France, étant en pélerinage à Jérusalem, fut prise par des corsaires, et vendue au sérail : l'agrément de ses manières, et ses talens pour la danse et la musique, lui concilièrent les bonnes graces du souverain. Le roi son père envoya des ambassadeurs pour la racheter ; mais le grand-seigneur la refusa et la garda toujours. On prétend de-là que les sultans actuels descendent de cette princesse, et qu'ils sont conséquemment unis par les liens du sang à la maison de Bourbon. Les ambassadeurs français n'ont jamais voulu éclairer les musulmans sur cette fausse prétention, dont ils se servent pour leurs desseins. De là vient que le grand - turc a toujours été l'ami des anciens français.

(6) *L'on peut faire, en pleine eau, bidet dans la Tamise....* Le fleuve de la Tamise a son embouchure dans la mer, et les plus grands vaisseaux peuvent aller à Londres. A Kingstonbridge, où la marée monte rarement, la Tamise a environ cent verges d'Angleterre de largeur, et trois de profondeur; l'eau y parcourt deux milles dans une heure.

(7) *Le Rhin, le Pô, le Bug, le Danube, le Tage*,

le Tibre et le Meler.... Fleuves, et lac (le Meler) qui arrosent les états des puissances dont il vient de parler.

L'ANGLETERRE.

(8) *Grace à mon greluchon*.... Monsieur Pitt, premier ministre du roi d'Angleterre.

Il disait un jour devant des ambassadeurs : Nous voulons être les maîtres de la mer, et non pas les tyrans. Ce sont les Carthaginois de notre siècle, qui, s'étant rendus maîtres de la mer, défendirent d'y voyager.

Un greluchon est un salarié d'un bordel ou d'une catin. Le nom de bordel dérive de bord, qui est un mot saxon ; ce fut en Saxe où l'on connut les premiers bordels.

(9) *S'occupe du tribut de mes filles d'amours*.... Schires, ou comtés de l'Angleterre. Ils sont au nombre de cinquante deux. Londres est dans le comté de Middlesex.

(10) *Et l'Ecosse et l'Irlande*.... Les deux plus grands comtés de l'Angleterre.

Et d'autres concubines.... Isles circonvoisines de l'Angleterre, et celles de l'Amérique et de l'Inde.

(11) *Qu'il fait foutre à son gré par de lubriques pines*.... Allusion aux gouverneurs.

(12) *Qu'à force de branler il rendit amoureuse....* Monsieur Pitt, de son cabinet, régit les îles de l'Amérique, et même commande dans les Indes. L'on peut assurer que c'est lui qui tient l'équilibre de l'Europe. Aussi l'anglais est-il plus fier que jamais : parce qu'il est guerrier, commerçant, philosophe, il croit voir Rome, Carthage et Athènes dans Londres.

(13) *Sont aussi des putains que je fais exploiter...*, Allusion à l'exploitation des mines d'Amérique.

(14) *Leur motte est rebondie, et le poil en est blond.* ... Allusion aux montagnes de l'Amérique et à la couleur de l'or.

(15) *Je sais qu'en mes états un convulsionnaire....* Monsieur Fox, président de la chambre des communes, en Angleterre. Son grand-père, George Fox, fit l'illuminé, et par de feintes contorsions, fit croire au peuple anglais qu'il tombait dans des convulsions, pendant lesquelles il était inspiré du ciel.

Mahomet était attaqué d'épilepsie. Il profita de cette maladie pour faire croire, qu'en cet état, il quittait sa dépouille mortelle, pour aller communiquer avec Dieu, et que l'ange Gabriel venait lui dicter des chapitres de son koran. Sans doute que Monsieur George Fox, aïeul de celui de nos jours, a voulu l'imiter.

(16) *Des trembleurs vits molets.* ... Secte des quakers ou trembleurs. Le quaker entre en convulsions, et prétend qu'il les reçoit du Saint Esprit. Jacques Milner se disait le Christ. Un homme et une femme, ayant pris les noms d'Adam et d'Eve, couraient nuds dans les rues de Londres. Au commencement de la secte des quakers ou trembleurs, ces visionnaires criaient dans les rues : *repentir, repentir; malheur, malheur, le juge du monde est venu.* On les nomma trembleurs, vu qu'ils entraient dans une sorte d'accès épileptique.

Un saint, dont le nom ne me revient pas, mais dont la vie est écrite dans celles des saints, fit la même chose à Jérusalem. Il fut, pendant plus de trois ans, regardé, traité comme un fou. Sa folie à la fin ennuya les magistrats, qui le firent mourir. L'on a vu de notre siècle, à Saint-Médard, dans le tems des miracles du bienheureux Pâris, des convulsionnaires faire les mêmes singeries que les quakers.

(17) *Quand sous l'affreux Cromwel Charles fut immolé....* Charles I, roi d'Angleterre, fut décapité, par l'astuce, l'ambition et l'ingratitude d'Olivier Cromwel, ancien domestique d'un évêque, et qui assista à son exécution à une fenêtre. Il était fils de Thomas Cromwel, simple bourgeois d'Ipswich.

L'unique grace que Charles I obtint de ses en-

nemis, après le jugement de son procès, fut un intervalle de trois jours entre sa sentence et son exécution. Ce qui restait de sa famille en Angleterre eut un libre accès près de lui.

Henri IV, le meilleur des rois, le meilleur des hommes, fut, à la honte de l'humanité, assassiné trois fois; et un Cromwel, l'opprobre éternel du genre humain, est mort paisiblement dans son lit. Il fut le seul qui survécut à cet assassinat: de ceux qui votèrent la mort du roi, le dernier fut assassiné en Hollande, dans un estaminet, par un anglais qui le reconnut.

Cromwel, déclaré protecteur de l'Angleterre après la mort de Charles I, couvrait d'un beau nom toutes ses violences; inquiet, cruel et défiant, craint de tout le monde, il craignait tout le monde. Il avait dans son palais de Whitehal trois cents soixante-cinq chambres; sa femme, ni son valet-de-chambre, ne savaient dans laquelle il couchait. Il prit toutes les précautions possibles pour éviter le poison qu'il craignait; et telle fut son adresse à cacher cette défiance, qu'il la fit passer pour frugalité. Il fit dire un jour au peuple, qui desirait le voir, qu'il priait Dieu, lorsqu'il était à table avec des concubines. Une bible sous le bras, il fut séduire la femme de son major-général, *Lambert*; et c'est en citant Moïse,

Gédéon, Josué, qu'il cassât tous les membres du parlement, et les obligeât de défiler devant lui, en lui faisant une profonde révérence. Cromwel, pour des affaires importantes, dictait à son secrétaire trois ou quatre lettres qui se contredisaient, et lui laissait ignorer celle qu'il donnait au courier.

Lorsque Cromwel se décida à faire battre monnoie, il fit faire un échantillon de guinée, sur lequel on avait empreint d'un côté Dieu, et de l'autre l'Angleterre; il demanda à un vieux officier son avis sur cette inscription. *Par ma foi*, répondit le vieux militaire, *il n'y a rien à dire, sinon que Dieu tourne le dos à l'Angleterre.*

A Cambridge, où Olivier Cromwel fit ses études, il y avait un portrait de ce fameux usurpateur, peint par *Cooper*. Le roi de Danemarck, à qui on le montrait, dit en le voyant: *Le monstre! il fait horreur.* (Réflexion terrible aux usurpateurs et aux criminels).

Qui ne préférera la situation de Bayard, tué en 1524, expirant au pied d'un chêne, vaincu, mais fidèle à son roi, et pleuré de sa patrie, à ce Cromwel si fameux par ses victoires et par ses crimes, qui le firent monter au premier rang.

Les anglais tous les ans, dans une cérémonie publique, gémissent sur le crime de leurs pères,

aveuglés par un fanatisme ambitieux, rapport à la mort de Charles I.

L'usurpateur règna dix ans, et mourut au mois de septembre 1658, après avoir gouverné plus despotiquement que le roi. Sa cour était composée d'hommes de la lie du peuple, dont la société ressemblait à celle des esclaves chez les Romains.

Lorsque Louis XIV fit porter à toute sa cour, et porta lui-même, le deuil de cet infame scélérat, *Mademoiselle*, seule, soutint l'honneur de la France, en paraissant en couleur à la cour. Les femmes ont souvent plus de caractère que les plus grands hommes. Cependant, à la mort de Socrate, Isocrate, son disciple, parut seul dans Athènes en habit de deuil.

Walter, poëte anglais, ennemi juré de l'oppresseur de sa patrie, fut chercher un asyle dans les îles Bermades.

(18) *Mais pour le faire taire, il me faut quelquefois....* Fox est souvent gagné par la cour, et s'entend avec Pitt. Voici l'argent!

Quand le comte de Mirabeau, le Fox français, se fut vengé; quand il se fut rendu nécessaire, après avoir tout désorganisé; quand il eut payé 800,000 livres de dettes, avec l'argent du duc d'Orléans, avec celui des décrets qu'il vendait, avec

avec celui qu'il avait reçu pour détruire la compagnie des Indes, et sur le produit des assignats, qu'il fit créer, après avoir victorieusement écrit contre tous les papiers monnaies, Mirabeau, dis je, fit de même. La mort, dirigée par d'Orléans, les Lameth, Barnave et compagnie, vint le frapper, lorsqu'il se disposait à rétablir, avec son roi, l'ordre, et réparer le mal qu'il avait fait.

D'ORLÉANS.

(19) *Et la grande rourie....* Le cabinet de Saint-James est un des plus diplomates.

(20) *Et vos goûts féminins sont autant d'injustices...* La loi salique, faite par Pharamon, exclut en France les femmes de la couronne. Il n'en est pas de même en Angleterre, en Suède, en Hongrie et en Russie.

L'ANGLÉTERRE.

(21) *Stuard, Anne d'Ecosse, Elisabeth de même..* Reines d'Angleterre.

(22) *Et Bude et Pétersbourg....* Bude est la capitale de la Hongrie, et Saint-Pétersbourg l'est de la Russie.

(23) *Si Thérèse....* Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie. Voici un de ses épitaphes:

Ci-git l'appui des vertus et des lois,
L'exemple du courage et de la bienfaisance,
Thérèse dont le règne est l'école des rois,
Et la tombe un autel que l'univers encense.

(24) *Si Catherine....* Catherine était impératrice de toutes les Russies. Elle était en uniforme russe, bottée et montée en cavalier sur un cheval blanc : elle avait à son chapeau une branche de chêne, qu'elle portait, ainsi que tous ceux de son parti, lors de la révolution qui l'a élevée au trône impériale. Elle mourut le 17 novembre 1796. Elle disait : *Ce que je ne puis renverser, je le déracine.* C'est, en peu de mots, décrire son caractère.

(25) *Je voudrais inventer ce moyen délectable, Qui rendrait le plaisir encor plus agréable....* Xercès proposa une récompense à celui qui imaginerait une volupté nouvelle.

(26) *De l'outrage secret qu'elle fait à vos feux....* Le duc d'Orléans, non-seulement avait le desir de régner, mais trois autres choses le déterminèrent à se venger. La première, son amour pour la reine, qui le détestait; la seconde, le refus que le roi lui fit de madame royale, pour l'un de ses fils; la

troisième, la survivance de son beau-père, monseigneur le duc de Penthièvre, à la charge de grand amiral.

Le roi, cependant, l'avait dignement dédommagé du refus de la survivance de la charge de grand amiral, qu'il convoitait, lorsque, pour prix de sa valeur et de ses exploits au combat de *Ouessant*, il créa pour lui la charge de colonel-général des six régimens de hussards; ce qui lui formait un généralat de 2,400 hommes.

(27) *Et me venger enfin de la Pensylvanie....* C'est-à-dire, ville des frères. C'est une vaste côte de l'Amérique septentrionale, qui est au sud du Maryland. Elle tire son nom du fameux Guillaume Penn.

(28) *A ses chastes desirs...* Allusion à Louis XVI, qui aimait beaucoup la reine, et qui n'avait point de maîtresse.

(29) *Rome le fut dans Rome....* Annibal disait qu'on ne pourrait surmonter les Romains que dans Rome. Plus on avance dans le cœur d'un pays, plus on pénètre dans l'intérieur, plus on le trouve faible et désarmé. C'est à Carthage même qu'il faut aller battre les Carthaginois. (Avis aux nations).

(30) *En quittant le bordel de la Grande-Bretagne...* Titre que prend le roi d'Angleterre.

(31) *Et les faire imiter le sodomiste anglais....* La plupart des Anglais ont un petit *pénis*, et aiment mieux les hommes que les femmes. Ce vers répond aussi à ce qu'on prétend qu'il se forme à Cambridge bien des amis de la cour, et à Oxford bien des amis de la liberté.

D'ORLÉANS.

(32) *Et tranquille fouteuse est sans tempérament...* L'anglaise est froide, tribade et percée très-bas. Beaucoup d'anglaises se rasent le poil, parce que la pudeur anglaise réprouve l'usage du bidet. Heureusement pour les Français que presque toutes les femmes de Londres se conduisent à la française.

SCÈNE II.

L'ANGLETERRE.

(33) *Mais Omar....* Mahomet fit mettre Omar, son confident, dans le fond d'un puits, afin de révéler aux Musulmans la religion qu'il voulait leur donner ; mais crainte qu'il ne divulgua son secret, il fit combler le puits, dans lequel Omar fut encombré.

SCÈNE III.

PUISAYE.

(34) *Berlin, Vienne et Madrid....* Berlin est la capitale de la Prusse; Vienne de l'Empire d'Allemagne, et Madrid, capitale de l'Espagne.

(35) *Et le roi des Romains....* L'empereur d'Allemagne prend ce titre.

(36) *Sont de ce continent les plus vaillans fouteurs.* ... Allusion à leur puissance.

L'ANGLETERRE.

(37) *Aux faveurs de la France ils ont droit de prétendre....* Les rois de Prusse, d'Espagne et l'Empereur prétendent ravoir le pays conquis.

PUISAYE.

(38) *Madame, dès long-tems notre cause est commune....* Le comte de Puisaye a fait plusieurs voyages à Londres avant la révolution.

(39) *Et le code anglican dont ils ont fait lecture, en France est à la mode autant que la parure....* Les jeunes seigneurs français, au retour de Londres,

étaient anglomanes, par l'espoir qu'ils avaient de devenir quelque chose dans le gouvernement.

C'est le comble de l'anglomanie de vouloir transporter, sur les bords de la Seine, des lois, une constitution, des mœurs, des usages qui ne conviennent que dans l'île qu'arrose la Tamise. Il faudrait commencer par changer le climat et le génie français. D'ailleurs, d'où viennent leurs alarmes continuelles? Leur tumulte dans les assemblées nationales? La licence des patriotes? Les invectives dont on accable les ministres? Du vice de leur constitution et de leur prétendue liberté.

(40) *Comme Philadelphie, elle sera foutue....* Philadelphie est la capitale de la nouvelle Angleterre. Les Français y envoyèrent des secours aux insurgés.

SCÈNE IV.

L'ANGLETERRE.

(41) *A son intention vous vous êtes branlés....* Allusion à la coalition.

FRANÇOIS.

(42) *Dans votre cabinet....* Saint-James, à quatre milles de Londres.

L'ANGLETERRE.

(43) *N'avez-vous pas les droits de grand inquisiteur?* .... Le roi d'Espagne s'est rendu le chef de l'inquisition dans son royaume.

(44) *Le bougre qui commande aux bardaches romains.* .... Les italiennes prétendent qu'une jolie femme n'a point d'envers ; ce qui a accoutumé les italiens à être bougres.

(45) *Je ne crois point au pape, et sa triple couronne.* ... Les Anglais se séparèrent de l'église romaine ; plus d'une fois on a reproché, à la mémoire d'un souverain pontife, d'avoir accéléré le schisme de l'Angleterre, par sa précipitation à frapper Henri VIII des censures ecclésiastiques.

En 1402, sous Wiclef, Jean Hus, brûlé en 1415, et Jérôme de Prague, brûlé en 1416, naquit l'hérésie, qui a été la mère du calvinisme et du luthéranisme. Les républiques se sont mieux accommodées du calvinisme, si l'on en excepte l'Angleterre, qui en a admis les dogmes et non la discipline ; les monarchies du luthéranisme. Ce Jean Hus, Luther et Calvin n'étaient pas des génies supérieurs. Les erreurs de Luther éclatèrent en 1517, et l'esprit sévère de la réforme arriva vers le seizième siècle. En Allemagne, ce fut

l'ouvrage de l'intérêt ; en Angleterre, celui de l'amour ; et en France, celui de la nouveauté.

La triple couronne du pape est la thiare. C'est une espèce de bonnet, autour duquel il y a trois couronnes, toutes éclatantes de pierreries, et ornées d'un globe, avec une croix sur le haut de ce globe. D'abord ce n'était qu'un bonnet rond, entouré d'une couronne ; Boniface VIII en mit deux, et Benoît XII y ajouta la troisième.

FRANÇOIS.

(46) *Et la cour de Louis est l'asyle des rois....* Vers de M. de Voltaire, auquel j'ai cru répondre, étant de mon sujet.

L'ANGLETERRE.

(47) *Si Jacques, Stanislas....* Jacques II, roi d'Angleterre, et Stanislas I, roi de Pologne, se réfugièrent en France. Jacques mourut à Saint-Germain-en-Laye, et l'autre à Lunéville : il avait rebâti Nanci, une des plus belles villes de France. Charles II, après la mort de son père, et après avoir perdu contre Cromwel la bataille de Worchester, se réfugia en France, après avoir erré déguisé sur le rivage de la mer ; et de France, il passa en Hollande.

(48) *Autant il vaudrait être une garce publique...* Allusion à une république. Les vertus sont moins enthousiastes dans les monarchies que dans les républiques, mais on les pratique avec plus d'honneur.

Les hommes faits, approchant sur le même modèle, pensent tous différemment. Les républicains haïssent les rois, et les nomment des tyrans; les *Sicanes*, au contraire, avaient autant de rois que de villes.

FRÉDÉRIC.

(49) *Autant de voluptés nous coûteront, je crois, bien des difficultés....* Le roi de Prusse s'est battu pour de l'or; avec de l'or a fait la paix, et ne la tient que pour de l'or. Il a reçu pendant longtems 3,000,000 par mois; et depuis l'établissement du directoire, et même encore, on lui paie 2,500,000 liv. par mois. Quelle paix! ou plutôt, quelle guerre!

L'ANGLETERRE.

(50) *N'a-t on pas bien foutu la pucelle Pologne?...* Voyez les notes (2 *et* 3).

(51) *Et ne négligeant rien, vous au d'u concombre....* Pommade rafraîchissante, propre à faciliter le passage de la matrice.

(52) *Le héros de Ouessant....* Sans M. de la Motte-Piquet, d'Orléans eût été pris, ne voulant pas répondre aux signaux. Quel courage !.

SCÈNE V.

L'ANGLETERRE.

(53) *Vous savez qu'au bordel les fouteurs sont égaux.* ... Allusion à la république. Dans l'une comme dans l'autre les rangs sont confondus.

(54) *Elles vous masseront....* Masser est un plaisir voluptueux ; c'est un châtouillement sur tout le corps : les négresses massent mieux que toutes les autres femmes. C'est se faire paîtrir les membres, et tirer l'une après l'autre toutes les articulations, et ensuite jouir du calme qui résulte de cette opération. Les Romains se faisaient masser; en Amérique on se fait masser ; quelques voluptueux de France se font masser.

M. Gentil, médecin, l'a employé avec succès contre une roideur dans les articulations.

M. de Fontenelle dit que la peine modérée devient plaisir, et cite pour exemple le châtouillement. Moi j'invite nos jolies femmes à se faire

masser. En amour comme en plaisir le trop n'est point assez.

SCÈNE VI.

D'ORLÉANS.

(55) *Vous, Mesdames, songez que vous branlez des rois....* Ce vers fait allusion à l'espoir qu'il avait d'être roi.

La principauté et la tyrannie sont un beau lien, disait *Solon*; mais il n'y a point d'issue pour en sortir, quand une fois on y est entré. *Phalaris* consentit à abandonner l'Empire, pourvu qu'un Dieu voulût être lui-même la caution de sa vie. *Périandre* disait qu'il est aussi dangereux pour un tyran de descendre du trône que d'y monter. Le danger n'est pas moindre de se défaire du rang suprême que de s'en saisir.

Ah! que tous ces exemples n'ont-ils servi et ne servent-ils aux ambitieux passés, présens et à venir!

De tous les souverains qui ont abdiqué volontairement le trône, *Dioclétien* est peut-être le seul qui n'en ait pas eu de regret. Lorsque Maximien l'engageait à reprendre les rênes de l'Empire et la

pourpre impériale, il lui dit en souriant: *Si je pouvais vous montrer les choux que j'ai plantés de mes mains à Salone, vous ne me conseilleriez pas de renoncer au bonheur, pour courir après de vaines grandeurs.*

Il avouait que de tous les arts, celui de régner était le plus difficile.

Marie, reine d'Angleterre, a dit que la royauté trouve bien plus de sûreté dans l'amour des sujets que dans la terreur; et que les lois modérées sont souvent mieux observées pour le bien public que les lois de sang. Si Marie avait régné avant Sylla, et qu'il eût su sa maxime, peut-être n'eût-il pas abdiqué la dictature, lorsqu'on pouvait lui redemander le sang qu'il avait versé; mais voici sa réponse à Eucrate, qui lui représentait le danger de cette démarche : *Sylla respire, Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux, et dans ses songes mêmes, je lui apparaîtrai couvert de sang : il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avais à Orchomène, et le bouclier que je portais sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat, la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.* L'on peut être aussi

aussi cruel que Sylla ; mais tous les hommes ne sont pas Sylla. Il renonça à la dictature à l'âge de 60 ans ; la vermine s'empara de son corps : il fut plus cruel par vengeance que par ambition.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ORLÉANS.

(1) *De ses femmes d'atours et de celles d'honneur....* Allusion aux diverses provinces de France. Il y en a douze.

(2) *J'ai corrompu sa garde, excepté tous les Suisses...* Les Gardes-Françaises se sont comportés comme des scélérats. Les Suisses, au contraire, se sont fait égorger pour défendre la famille royale, à laquelle ils ont toujours resté fidèles.

M. *Marquis*, capitaine dans le régiment de *Halwil*, suisse, et suisse lui-même, ci-devant au service de la marine et des colonies françaises, fut fusillé à la prise de la Louisiane, prise le 18 août 1769, par les Espagnols, commandés par M. d'O-Reilly. Il ne voulut jamais qu'on lui

bandât les yeux, disant qu'*ayant tant de fois bravé la mort pour le service du roi de France, son maître, il ne les avait jamais fermés ni détournés devant ses ennemis.* A l'imitation des Américains, il fit une courte harangue. *Mourons*, dit-il à ses compagnons d'infortune (ils étaient six), *puisqu'il faut mourir; mais mourons en hommes. La mort n'a rien d'effrayant pour moi.* Après avoir demandé une prise de tabac avec un sang-froid qui n'a point d'exemple : *Messieurs les Espagnols*, continua-t-il, *soyez témoins que nous mourons pour avoir voulu toujours être Français; oui, sachez-le, quoiqu'étranger, mon cœur est Français; il a toujours été pour Louis le Bien-Aimé, au service duquel j'ai sacrifié trente et quelques années; et je me fais une gloire que mon amour pour lui soit cause de ma mort.* Il déchira sa chemise, montra son estomac cicatrisé de blessures reçues, en disant : *Tirez, bourreaux.*

L'on observe que, depuis ce tems, la colonie n'offre que des campagnes désertes.

Les Suisses sont comme les Cariens. C'était une nation de guerriers, qui s'enrôlaient indifféremment dans les armées de quiconque pouvait les payer : de-là est venu ce proverbe : *point d'argent, point de suisse.*

(3) *Lafayette créera de nouvelles milices. . . .* La garde parisienne.

Lorsqu'il faisait la guerre en Amérique, et que l'on recevait à la cour des nouvelles officielles, la reine allait elle-même chez madame de Lafayette lui en donner de son mari. Les têtes couronnées ont toujours fait des ingrats, témoins les Versaillais, etc. etc. etc. etc.

Pendant la traversée de Boston, d'où M. de Lafayette était parti le 15 janvier 1779, pour se rendre à Paris, où il est arrivé le 12 février, quarante anglais, qu'il avait pris pour aider à la manœuvre de son bâtiment, avaient résolu de le conduire à Londres, après avoir assassiné son équipage.

Que ne l'ont-ils coulé bas! il n'eût point trahi ses bienfaiteurs. L'homme vit quelquefois un jour de trop.

Je voudrais ne savoir point écrire, disait Néron en signant la condamnation d'un criminel : que n'est-il mort après cette signature.

M. le maréchal de Villars mourut à Turin, âgé de 84 ans, le 17 juin 1734, dans la même maison où il était né. Voici son épitaphe :

« Ci-gît Villars,
» Que n'est-il mort au mois de mars ».

La dernière bataille qu'il donna, au mois de mai, fut la première qu'il perdit.

(4) *Le tartuffe Necker....* Contrôleur-général des finances. Homme faux, et qui a fait le malheur du roi et de la France.

Guillaume, surnommé le Bon, comte de Hollande, avait pour trésorier de ses finances, Guillaume Duvenhoorde. Les richesses de cet administrateur excitèrent l'envie, et donnèrent lieu à ses ennemis de rendre sa fidélité suspecte au souverain. En effet, ce prince lui demanda ses comptes, et le menaça d'une punition exemplaire.

Au jour marqué, le trésorier se présente vêtu fort simplement, avec des clefs à la main. *Je viens*, dit-il, *monseigneur, vous rendre les comptes que vous m'avez demandé. Epargnons-nous l'ennui et les fatigues du calcul; vous serez content. J'ai fait bâtir tel château; il est à vous, en voici la clef. J'ai fait construire tel palais; il est à vous, en voici la clef. Je vous ai acquis telle terre; le contrat d'acquisition se trouve dans telle armoire de vos archives. Il y a dans votre trésor 20,000 écus en argent comptant. Du reste, j'avais un habit en entrant à votre service, je l'emporte en sortant.* Il fut maintenu dans sa place.

Necker pourrait-il en dire autant?

(5) *A pour lui les états qu'il a fait assembler....* C'est Necker qui a demandé au roi les états-

généraux. Le scélérat en connaissait les conséquences et en avait calculé les suites. Pour ne pas manquer son projet, il convoqua le double du tiers-état.

Henri IV avait fait faire un endroit d'où madame la comtesse d'Estrée pouvait entendre son discours aux états-généraux. A son retour, il demanda à sa belle Gabrielle ce qu'elle en pensait. *Sire, beaucoup de bien, excepté le passage où vous vous mettez sous la tutelle de vos sujets.* -- *Ventre-saint-gris*, dit le roi, *ne savez-vous pas que le pupile a son épée au côté?*

Sous Louis XV, monsieur de Maurepas offrit à sa majesté de faire assembler les états généraux. *Si je ne connaissais pas votre cœur et votre amitié pour moi*, dit Louis XV, *je vous exilerais : le premier qui m'en parlera je le ferai pendre.* Louis XVI eût dû faire pendre le parlement, le cardinal de Loménie qui promit les états, Necker et sa suite.

Avant Philippe-le-Bel, on avait déjà vu le corps de la nation réuni dans ces assemblées auxquelles on a donné le nom d'états-généraux, et délibérant, sous les yeux du prince, sur les affaires les plus importantes; mais ce fut sous le règne de ce roi, en 1303, que la classe des bourgeois, appelée *le tiers-état*, y fut admise.

(6) *Il s'occupe souvent à tripler les dépenses....* Ce Necker faisait exporter notre argent par la Flandre, et d'accord avec le duc d'Orléans, faisait courir les bruits que c'était la reine qui l'envoyait à son frère. Il le faisait rentrer par la Suisse, disant au roi que c'était un emprunt qu'il faisait à cette république, mais dont il fallait payer l'intérêt, qui l'enrichissait. Il n'en était pas de même, lorsque, comme Beaumarchais, dont

Le petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté,

Necker était un petit commis à 600 liv. par an.

(7) *Et digne protestant....* Dévot dans le protestantisme, Necker voulait venger l'édit de Nantes et la Saint-Barthelemi. L'édit de Nantes fit émigrer quatre-vingt-mille personnes en 1685.

(8) *L'imbécile Santerre a pour lui son faubourg...* Marchand de bierre, qui souleva le faubourg Saint-Antoine. Il survit à ses crimes et aux remords; mais sans doute le ciel l'a réservé. Une anecdote singulière, c'est que ce fut Acloque, brasseur, qui sauva le roi le 20 juin, et ce fut Santerre, brasseur, qui le fit assassiner le 21 janvier. Opprobre à celui-ci! honneur à celui-là!

(9) *Les deux ingrats Lameth....* La reine les combla de bienfaits. Elle donna, sur sa cassette,

soixante mille livres à leur mère pour leur éducation, et maria Charles à une riche héritière américaine. Ils sont tous les deux anglomanes, et veulent les trois chambres.

Il y a le vulgaire des grands, et le vulgaire du peuple.

(10) *Lally....* Le comte de Lally-Tollendal. Son père fut décapité par la main du bourreau. Il était général, et commandait pour le roi à Pondichéry. Cette affaire fut plaidée à Rouen, et il eut M. d'Eprémesnil pour adversaire. Il fut réhabilité, et ce fut la reine qui le lui annonca.

(11) *Barnave s'est chargé de perdre l'Amérique....* Il était payé par le cabinet de Saint-James.

(12) *Mirabeau que je paie et qui veut se venger...* Le comte de Mirabeau, que les Lameth ont empoisonné, était orléaniste. Il ne faisait rien que pour de l'argent, et faisait tout pour de l'or.

L'on ne peut acheter que les hommes qui peuvent se vendre : Mirabeau était de ces hommes qui se donnent pour du pain comme pour de l'argent.

Mœlius aspire dans Rome à la royauté ; il gagne la moitié du peuple avec des bleds qu'il distribue ; et sans l'activité du sénat, qui découvrit le projet de Mœlius, les Romains, si jaloux de

leur liberté, l'auraient peut-être perdue dès-lors.

Libres sous un monarque, nous sommes aujourd'hui les esclaves de la liberté.

Sous l'ancien régime, Mirabeau était chassé des maisons honorables, et la noblesse ne le voyait point à cause de son immoralité.

(13) *L'astronome Bailly, qui met tout en problème.* ... Homme savant, dont le style était très fleuri; académicien; le premier président élu aux états-généraux, et l'un des meilleurs astronomes du siècle.

Ce fut Bailly, pensionnaire de d'Orléans, qui fit la fameuse partie du jeu de paume, à Versailles, où les factieux suivirent le conseil de d'Orléans, qui leur répétait sans cesse : *Constituez-vous.* En effet, ils s'y constituèrent en assemblée nationale; et Bailly, stipendié du duc, grand astronome, ne sut lire son châtiment dans les astres ni dans son cœur. Comme philosophe, pourquoi se mêlait-il de cette infame tripot?

(14) *Auprès de la Vendée*.... Allusion à cette partie de la France que j'ai personnifiée.

(15) *Et comme sa maîtresse, elle est encor pucelle*... Royale et loyale.

(16) *Aux cafés, aux bordels, dans les places publiques.* ... Auguste enchaîna les Romains, en leur

donnant des plaisirs, et en les livrant aux excès d'un luxe rafiné. Charles II, en Angleterre, pensa s'emparer du pouvoir arbitraire par les mêmes moyens; mais toutes les fois que l'on flatte la multitude, on doit craindre de ramper devant elle. Andromadore, de Syracuse, disait : *que la multitude sans frein et sans lois est aussi dangereuse dans une république qu'un tyran.*

L'ANGLETERRE.

(17) *Le comte seul l'aura, s'il en est amoureux....* Le comte de Puisaye a commandé dans l'armée catholique.

(18) *Est d'en faire à son tour une fille publique....* Il se rendit à la Vendée des hommes de tous les partis, ce qui accéléra sa perte.

(19) *Lorsqu'il en sera temps, je la lui ferai foutre...* L'Angleterre paya le comte de Puisaye, et s'en servit pour perdre la Vendée et les chouans. Une des premières familles de la Bretagne a prétendu que le comte de Puisaye avait fait fusiller et guillotiner une partie de la noblesse du pays, par les bleux.

SCÈNE II.

(20) *Puisaye....* Puisaye était un orléaniste. Sa conduite aux états-généraux, à Caen lors du fédéralisme, à Vernon et aux armées catholiques, le prouve assez.

PUISAYE.

(21) *Dans les grouppes épars d'une ivre populace....* Journée du 6 octobre 1789.

(22) *Ils ont tout violé, lois, honneurs et décence....* Si je mets en récit une scène jouée, dit-on, par le duc d'Orléans lui-même, c'est que je suis poëte et non historien. D'ailleurs, il y était déguisé en femme; beaucoup de gardes françaises, et d'autres hommes, y étaient déguisés de même. Il n'y eût jusqu'au gros duc d'Aiguillon qui ne prît ce costume, sous lequel il dirigea les femmes assassins à l'appartement de la reine. Maricourt, garde-du-corps du roi, en faction à l'appartement de cette princesse, reconnut le duc, et lui reprocha non-seulement d'être avec ces monstres, mais aussi de venir ainsi déguisé chez la femme de son roi. Maricourt fut massacré à sa porte par ces furieuses, après les avoir long-temps arrêtées et défendu

long-temps l'entrée de l'appartement : ce qui donna le moyen à la reine de passer chez le roi.

Le nom de *grosse putain*, en est resté à l'infâme d'Aiguillon. Comment appellerons-nous le prince de Poix, et beaucoup d'autres de ce parti?

(23) *Ainsi que leurs ménades*..... Femmes que Bacchus mettait en fureur. On appelle en français *ménade* une femme emportée et furieuse, qui ne garde aucune mesure d'honnêteté.

(24) *Mais comme des moutons*.... Les crédules parisiens sont des moutons, et deviennent loups quelquefois. Ainsi les hommes communiquent toujours leurs préjugés à la société dont ils sont membres.

(25) *Et ne se doutent pas de sa division*.... Le peuple est une machine que les circonstances font mouvoir : les grands seuls font les révolutions.

(26) *Mais semblable au laquais qui baise sa maîtresse*..... Epictète comparait la fortune à une femme de bonne maison, qui se prostitue à ses valets.

SCÈNE III.

LA FRANCE.

(27) *Hélas! j'ouvre les yeux....* Voici le sort des tyrans ; ignore-t-on l'auteur d'un crime, le premier soupçon tombe sur eux.

(28) *Si le mélange impur de monstrueux pouvoirs...* Le gouvernement anglais est monarchique, aristocratique et démocratique.

Genseric rendit l'aristocratie injuste, et Atilla la rendit despote.

Les Anglais ont tiré l'idée de leur gouvernement politique, des Germains. Ce beau système a été trouvé dans les bois, dit M. de Montesquieu.

(29) *De son peuple en révolte ignorait la furie....* A Londres, souvent le peuple se révolte.

« Chez ce peuple, rebelle à l'absolu pouvoir,
Le héros du matin, n'est qu'un tyran le soir. »
(*Jeanne Gray, tragédie.*)

A quels titres les Anglais ont-ils mérité le nom de sages et de philosophes? Quelle philosophie bon Dieu! présentent les révolutions des maisons d'Yorck, de Lancastre, le règne de Henri VIII, l'adoption

l'adoption du nouveau culte, la mort d'Anne de Boulen, celle de Marie Stuart, les événemens qui conduisirent Charles premier à l'échafaud, et donnèrent à Cromwel l'autorité suprême: enfin, l'usurpation de Guillaume III?

Les Anglais, tantôt fougueux, tantôt stupides, sous le malheureux Stuart, furent meurtriers du roi et les esclaves du tyran en criant *liberté!* La liberté française ressemble, en tout, à la liberté anglaise.

D'ORLÉANS.

(30) *Le prudent anglais pense, et de tout sait jouir...* Le duc d'Orléans arrivant d'Angleterre, le roi lui demanda ce qu'il y avait appris? -- *A penser*, dit le duc. ---*Les chevaux*, répartit le roi.

Les Anglais, après avoir été catholiques et schismatiques tour à tour ensemble sous Henri VIII, luthériens sous Edouard VI, catholiques encore sous la reine Marie, parvinrent à faire, sous Elisabeth, une religion nationale. Les choses en sont venues à un point, que l'Angleterre est l'asyle de toutes les sectes: et voici la nation pensante, qui accuse le français d'inconstance et de légéreté.

SCÈNE IV.

LA FRANCE.

(31) *Fille de tant de rois....* Depuis Pharamond jusqu'à Louis XVI inclusivement, on compte 66 rois.

(32) *Le sceptre des Henry n'est donc plus dans mes mains.....* STERNE, auteur anglais, passant un jour sur le pont-neuf, à Paris, s'arrêta tout court, et regarda fixement la statue de Henri IV. Il fut presqu'aussitôt entouré d'une foule de gens qui le considéraient avec un air de curiosité. *Hé bien! c'est moi*, leur dit-il, *et vous ne me connaissez pas davantage; mais imitez-moi :* et il se mit à genoux devant la statue du roi.

Chacun sait qu'en 1791, le jour de Saint-Henri, le Peuple Français était un *Sterne*; les femmes de la halle portèrent un bouquet à la Statue de Henri le Grand! Elles lui mirent une écharpe, le couronnèrent de fleurs, l'enrubanèrent de tous les côtés, le baisaient, et forçaient ceux qui passaient de saluer sa statue. Il y en avait de montées sur le cheval, debout, derrière la statue de ce bon roi; d'autres, à cheval sur l'encolure; d'autres, assises

sur la croupe. Toutes chantaient des chansons qu'elles avaient fait composer, et buvaient à sa mémoire qu'elles bénissaient. L'année suivante, après avoir violé l'asyle de son petit-fils, après l'avoir déchu de la royauté; après l'avoir emprisonné, comblé d'outrages, et sa famille auguste, on brisa cette même statue, en le traitant de tyran. Henri IV tyran!!! Peuple, qu'as-tu fait de ton idole? Ah! tu seras toujours peuple.

(33) *De ramper sous un maître....* Le peuple. Le droit de propriété et d'esclavage, est une loi des Romains, qui nommaient barbares les autres peuples. Ils mettaient aux fers leurs débiteurs, et vendaient leurs enfans pour se payer: voici les républicains nos modèles: on les a plus qu'imités.

(34) *Je connois leur faiblesse....* Il est plus aisé de témoigner de la compassion quand le péril n'est pas présent, et que l'occasion de soutenir les sentimens par des effets, se trouve éloigné. Beaucoup de gens, en prenant le parti du roi, s'occupaient des moyens de leur propre défense, en cas qu'ils fussent découverts, avant de calculer leurs moyens physiques pour la défense du monarque. Ceux qui, de bonne-foi, étaient ses serviteurs, étaient traités d'imprudens, parce qu'ils avaient été plus hardis.

Les nobles, dans la révolution, sont plus cou-

pables que le peuple. La haute noblesse a fait la révolution, le peuple l'a soutenue, et nuls gentilshommes ne se sont réunis à temps.

En vain est-on fondé sur la justice de sa cause, si l'on n'est pas en état de la soutenir. Une justice à rendre à monseigneur le comte d'Artois, c'est qu'il a débarqué à l'isle Dieu, et que Charette l'a forcé de se rembarquer; ce qu'il n'a fait qu'à regret et les larmes aux yeux.

(35) *Je ne puis compter sur ce qu'ils m'ont promis...* Allusion aux gentilshommes qui sont restés en France. Il serait à souhaiter qu'il n'y eût point eu d'émigration: lorsque le roi envoya cet ordre à sa noblesse, ce fut ses ennemis qui le lui conseillèrent: il est plus aisé de se maintenir dans le bien qui est en notre possession, que de le recouvrer lorsqu'il nous est échappé.

(36) *Quand on est malheureux, il reste peu d'amis...* Les forces du corps n'ont pas plus de pouvoirs que les forces de l'esprit; et la crainte peut dompter aussi aisément les plus fermes courages que la force même des armes: c'est ce qui est arrivé en France.

Sous le règne de Louis VI, le royaume menacé d'une guerre cruelle, n'en fut préservé que par le zèle de sa noblesse, qui, oubliant les divisions in-

testines, ne s'occupa que du salut de la patrie. Que n'en a-t-elle fait autant !

(37) *Du Poitou soulevé, comptez sur la puissance...* Le Poitou, la Bretagne, une partie de la Saintonge et de la Normandie étaient soulevés.

A Rennes, on conservait la chambre où la mère du connétable Duguesclin le mit au monde : certainement que les révolutionnaires ne l'ont pas plus respectée que les cendres des morts.

Ils ressemblent à l'azoufa, animal que l'on trouve à Fez et à Maroc, qui déterre les cadavres et les dévore.

Six généraux furent mis à mort, à Athènes, pour n'avoir point enterré les morts.

Les lois de Solon défendaient de parler mal des morts, c'était loin de les déterrer. *Que celui qui détruira le tombeau de mes ancêtres survive à ses parens et à ses amis !* disait un athénien. Quelle imprécation pour l'homme sentimental !

(38) *Qu'est-ce que la valeur contre des criminels ?...* La nature a dit à l'homme : obéis à celui qui te gouverne ; mais non, obéis à celui qui t'égorge ; donne ta vie au meurtrier et ton bien au ravisseur. Voici les fléaux qui ont suscité tant de malheurs et qui ont fait organiser les armées de la Vendée. Quels monstres que ces révolutionnaires

fanatiques qui ont commis tant d'horreurs. Les hommes qui surmontent la nature, l'instinct et la raison, surmontent tout : il n'y a point de forfait dont ils ne soient capables.

SCÈNE VI.

L'ANGLETERRE.

(39) *Je ne puis, vous savez, vous fournir des guerriers....* L'Angleterre, vu sa population, ne peut fournir beaucoup d'hommes.

Paris ne contient que la cinquantième partie des habitans de la France, et Londres dévore annuellement sept mille personnes à ses provinces, ce qui fait que la capitale contient le demi-quart des habitans du royaume.

LA VENDÉE.

(40) *Déja dans le Poitou le comte de Charette....* général en chef des vendéens. Monsieur le comte de Charette était le fils d'un conseiller au parlement de Rennes; c'est une des premières familles de la Bretagne. Avant la révolution, il était lieutenant de vaisseau de roi.

Il y avait aussi, dans cette armée, un descen-

dant de ce fameux monsieur René de Scepeaux, seigneur de Vielleville, maison ancienne et illustre, originaire du Maine, dont la filiation est bien prouvée depuis le quatorzième siècle.

Cette armée était le rendez vous de l'honneur français ; heureux ceux qui s'y sont distingués, et méprisons ceux auxquels on peut prouver d'avoir trahi, ou vendu l'honneur d'une cause aussi belle et aussi juste. Quant à Charette, pleurons ce grand homme : si les révoltés eussent été aussi grands que lui, ils eussent respecté sa défaite, et il vivrait encore.

(41) *Il viendra dans Paris y vaincre nos tyrans. . .* Le projet était de s'emparer des provinces insurgées, ce qui forçait Paris à se rendre.

L'ANGLETERRE, (*à Puisaye*).

(42) *J'en veux faire, à son tour, une autre Messaline....* Femme lubrique et déhontée ; impératrice romaine, épouse de Claude. Elle était grande : elle avait des traits romains, fort beaux, une chevelure superbe.

(43) *Le comte de Puisaye aura le Morbihan. . . .* C'était où commandait le comte de Puisaye. Il y est haï cordialement.

PUISAYE.

(44) *Je ne m'attendais pas, jeune et belle duchesse....* Ce gouvernement fut érigé en duché pairie. Le duc d'Orléans, alors duc de Chartres, en fut nommé gouverneur.

(45) *Orléans, dans ses murs, avait une pucelle....* Jeanne d'Ark, pucelle d'Orléans, sous Charles VII. Elle parut sur le déclin de la chevalerie. Elle prit naissance au village de Douremy, sur les frontières de la Lorraine.

(46) *La Vendée à Poitiers....* Ville capitale du Poitou.

(47) *Et l'autel et les lys....* Louis VII fut le premier qui mit des fleurs de lys sans nombre sur ses armes : Charle VI les réduisit à trois.

(48) *L'amante de Louis....* Tous les rois de France doivent à jamais protéger le Poitou, la Bretagne et la Normandie. Rouen seule doit en être excepté.

L'ANGLETERRE.

(49) *Jeanne fut, nous dit-on, l'amante de Dunois...* Le comte de Dunois était un des plus braves gentilshommes de son temps.

Ce fut en 1427, âgé de vingt-trois à vingt-quatre

ans, qu'il se distingua pour la première fois devant Montargis, dont il fit lever le siège aux Anglais.

Il s'honnorait du titre de *bâtard d'Orléans*, et le prenait dans tous les actes. Sans les hautes vertus de madame la duchesse d'Orléans, sans sa bonté, sa bienfaisance, personne ne voudrait se dire fils du duc d'Orléans; mais qui voudrait s'avouer son bâtard? personne. Dunois était effectivement le bâtard de Louis, duc d'Orléans, assassiné rue Barbette, et de Mariette d'Anguien, femme du seigneur de Cani-de-Varennes.

LA VENDÉE.

(50) *Vous la fîtes périr....* Ce fut à Rouen, ville capitale de la Normandie. L'on y voit encore sa statue, place du marché aux veaux; lieu où elle fut brûlée.

L'ANGLETERRE.

(51) *Je devais cet exemple au fanatique Anglais....* Les Anglais la brûlèrent comme magicienne.

SCÈNE VII.

L'ANGLETERRE.

(52) *Que le foutre ruisselle en ce commun* coït. . . Accouplement de l'homme et de la femme.

SCÈNE VIII.

L'ANGLETERRE.

(53) *A la fleur de son âge*. . . . La Vendée est un des nouveaux départemens : c'est la province du Pitou.

(54) *Puisqu'un siècle éclairé forme votre génie*. . . . La fausse philosophie.

SCÈNE IX.

LA FRANCE.

(55) *Mercenaires amans.....* Les rois coalisés n'ont pris les armes que pour se rendre maîtres du pays conquis. En outre, ils ont reçu de l'argent de la République française pour leurs traités de paix.

FRÉDÉRIC.

(56) *De même il faut vous rendre....* Le roi de Prusse entra en France jusques dans les pleines de la Champagne.

FRANÇOIS.

(57) *Tracez-nous le chemin, nous le suivrons après.* .... L'empereur devait suivre le roi de Prusse en France.

CHARLES.

(58) *Pour la foutre à mon tour, moi, je me branle exprès....* Allusion à ce que les Espagnols sont de mauvais soldats : aussi l'Espagnol dit-il, j'ai été brave tel jour.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FRANCE.

(1) *La France*.... Je n'ai point mis dans la bouche de la France aucune expression lubrique, ni dans celle de la Vendée, jusqu'au moment où, ayant été foutues, elles ont pu parler comme les autres, vu que ce langage est dans l'esprit de mon poëme.

(2) *Et ces triples couleurs*.... La France est habillée avec un corsage blanc, une jupe bleue et une robe rouge.

(3) *De cet affreux bordel sont, hélas! la livrée*.... Les trois couleurs étaient la livrée d'Orléans : ce qui prouve que la cocarde que l'on porte était le ralliement des Orléanistes.

(4) *Son éclat précieux est souillé par le sang*..... Couleur rouge; une des trois couleurs de la cocarde républicaine, et couleur de l'habit des dieux infernaux de la mythologie. Catilina fit boire du sang ses à complices : que de Catilina en France !

(5) *Chacun*

(5) *Chacun me fout, chacun veut être mon fouteur.* .... Allusion à l'anarchie des pouvoirs : tout y est confondu. Un citoyen de Rome, accablé de dettes, exposait sa situation à César : *Je ne vois qu'une révolution dans l'état, qui puisse vous sauver.* Que de français se sont enrichis d'appauvrir les autres.

(6) *Le Français qui jadis du monde était l'exemple.* .... La constitution monarchique de France a servi de base à celles de l'Europe.

(7) *Après un temps si long de quatorze cents ans....* La monarchie française date de quatorze siècles. C'est un privilége précieux du gouvernement monarchique, d'inspirer la sécurité la plus parfaite, dont les nations puissent jouir.

(8) *Ose se comparer à d'illustres brigands....* Les Romains étaient un ramas d'hommes vils et furieux. Romulus fit publier que Rome servirait d'asyle, de refuge et de lieu de sûreté à ceux qui seraient bannis des autres villes d'Italie, soit pour dettes, vols, conspirations, ou tels crimes que ce soit. Les honnêtes gens !

(9) *A ce peuple assassin, qui, révoltant la terre....* Les Romains voulaient fonder une république universelle. C'était le rêve de l'abbé de Saint-Pierre; c'était de même le vœu des Jacobins,

Un peuple exclusif et insociable corrompt l'instinct de la nature humaine, et renonce à ses propres droits. L'attribution de ce qui est à autrui, n'en donne jamais la propriété particulière; violer le droit des autres, est la plus sûre et la plus terrible manière de porter atteinte à son propre intérêt. Un tel peuple mérite sa ruine, et toutes les autres nations doivent se confédérer pour la hâter. (La révolution de Carthage nous en offre un exemple.)

(10) *Où la nature avait perdu des droits si beaux....* Le fanatisme républicain est pire que celui des religions : rien ne l'arrête. Le fanatisme prend souvent la place du raisonnement; il semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité, ou qu'une connaissance imparfaite des gouvernemens et des hommes. A la honte et à l'opprobre de la raison humaine, les plus folles opinions trouvent des sectateurs. Quand les lois civiles ont leur force, rien n'est plus aisé à contenir que les superstitieux : ils ne sont dangereux que dans l'anarchie.

(11) *Où cette liberté dressa des échafauds....* A Rome on suplicia comme en France. Quelle liberté!

Les Flamands appellèrent à juste titre, *conseil de sang*, le conseil que le duc d'Albe présidait lui-même; et en son absence, *Vargos*, jurisconsulte

espagnol, fameux par ses cruautés. Dix-huit cents Flamands périrent sur l'échafaud; beaucoup furent pendus, et les autres noyés, sans distincion d'âge, de sexe et de condition.

(12) *Où de Coriolan la vertu fut punie....* Coriolan, devenu puissant par ses victoires, fut exilé par le sénat. Dans une république, un homme devient suspect ou par ses richesses, ou par sa popularité, ou par ses armes; et plus encore par les services qu'il rend à la république.

(13) *Où l'un des décemvirs condamna Virginie....* Un des dix citoyens composant le décemvirat. Les décemvirs étaient institués pour un an: ils usurpèrent les pouvoirs, mais ils furent obligés de céder.

Le despotisme de plusieurs est toujours plus terrible et plus immuable, que celui d'un individu.

Appius Claudius, un des décemvirs, qui était amoureux de Virginie, la fit enlever par Sparcus, plébéïen de Rome, (c'est-à dire homme du peuple) qui la traduisit devant son tribunal comme son esclave: disant que Virginius (son père) la lui avait enlevée. Appius, l'ayant déclarée esclave de Sparcus, qui devait la lui vendre, Virginius tua sa fille d'un coup de couteau, préférant sa mort à son déshonneur.

M 2

Virginius était boucher : pourquoi Legendre ne lui a-t-il pas ressemblé ? il n'eût point empoisonné sa femme, pour une actrice dont le talent me fait taire le nom.

(14) *Où le père envoya son enfant à la mort.....* Junius Brutus fit décapiter son fils Titus; Tiberinus, son autre fils, était mort à la porte quirinale. Quel fanatisme et quelle ambition, de préférer l'honneur de son consulat à la tendresse paternelle! Son cœur se ferma à la nature, et son oreille fut ouverte aux applaudissemens.

Notre Brutus, de Douai, (Merlin) en a presque fait autant. *Voyez* les Mémoires de Barthelemy, page 112, à l'alinéa..... De mauvais mari, il devint mauvais père, autant qu'il était mauvais français, etc.

Et notre Caïn, (Chénier) dénonça son frère Abel, et le fit assassiner, non par la jalousie de ses sacrifices, mais pour avoir ses ouvrages qu'il nous donne comme les siens.

(15) *Où César, de son fils, reçut le même sort.....* Un autre Brutus, fils de César, tua son père à la porte du sénat, le 15 mars, l'an de Rome 710, 44 ans avant J. C.

Ce Brutus me paraît moins coupable; l'amitié ne remonte jamais : un père aime mieux ses enfans qu'il n'est aimé d'eux.

César disait : *Je me méfie bien moins de ces gens gras et bien peignés, que de ces hommes maigres et pâles comme Cassius et Brutus.*

La nuit qui précéda le meurtre de César, Calpurnie, sa quatrième femme, eut un songe qui lui donna le plus violent pressentiment de cette sanglante catastrophe, et elle fit tous ses efforts pour empêcher César d'aller au sénat ce jour-là. Henri IV eut un pareil pressentiment la nuit qui précéda son assassinat.

(16) *Où la proscription fit nombre de victimes....* Sous Octave, Antoine et Lépide. A Rome, cela se nommait triumvirat; en espagne, l'inquisition; en Russie, la chancellerie privée; en Flandres, le conseil des tumultes, et en France, le comité de salut public. Quel salut ! ! ! Octave dicta, dans un festin, l'infernal édit des proscriptions. Merlin de Douai, fit la loi des suspects à l'imitation d'Octave. Le duc d'Albe, en Flandres, fit un édit de proscription ; ce qui fit émigrer en France, en Angleterre, et dans les provinces protestantes d'Allemagne, plus de vingt mille habitans.

Les triumvirs signèrent les proscriptions dans l'île de Rhéno. Presque tous les sénateurs, nobles et chevaliers furent proscrits. On peut imaginer que les triumvirs n'oublièrent ni leurs ennemis, ni les gens de bien.

Ils promirent cent mille sesterces aux dénonciateurs pour chaque tête qu'ils dénonceraient. Sextus Pompéïus, le plus jeune des fils du grand Pompée, eut le courage d'afficher à Rome, le même jour, qu'il donnerait trois cents sesterces pour chaque citoyen que l'on sauverait.

Le comité de salut public, en France, fut moins libéral que les décemvirs, et trouva beaucoup de dénonciateurs et plus de bourreaux ; mais à la honte des Français, il ne s'est pas trouvé un Sextus Pompéïus.

(17) *Et qui, de crime en crime, inventa tous les crimes....* Les crimes des Romains ont accru avec leur grandeur. Ils ont été des tyrans, et n'ont fait que des victimes.

Notre révolution nous offre plus de crimes que celle des Romains, et même que celle des Grecs. Les hommes se multiplient, et les crimes avec eux.

Marat, dans un de ses écrits, veut prouver que la pitié n'est pas essentielle au cœur humain : et Rousseau dit que la liberté ne vaut pas une goute de sang.

(18) *Il veut être romain....* Rome inique, et avide de conquêtes, était en possession de calomnier tous les peuples qui osaient lui résister.

Le nom de romain était une injure chez beau-

coup de leurs voisins; et en effet, (dit un savant auteur) ce nom seul renfermait tout ce qu'on pouvait imaginer de plus dissolu, de plus perfide, enfin, de plus vicieux en tout genre. Ainsi le nom français qu'on aimait chez l'étranger, est-il déshonoré par de vils factieux.

Au milieu de leur effervescence révolutionnaire, les Romains se distinguèrent toujours de leurs esclaves, et ne les admirent jamais au rang de citoyen; ils eurent sur eux, pendant plus de cinq cents ans, le droit de vie et de mort.

Les Spartiates eurent aussi les Ilotes en horreur; et lorsque l'on nommait un éphore, il leur déclarait une guerre à mort.

Le Français, plus républicain ou plus fou, a non-seulement assimilé ses domestiques, les forçats et les hommes les plus vils à leurs patriotiques orgies; mais grace à Barnave, il a reconnu la liberté des Nègres, qui, d'esclaves, font partie de la société, et sont quelquefois au-dessus de ceux qu'ils ont servi.

La nature a assigné des rangs à tous les hommes. La plus belle, la plus sage et la meilleure philosophie, est de suivre la nature: s'en écarter, ce n'est point être homme, encore moins philosophe.

La barbarie des Romains a disparu avec leur empire: il ne reste plus de ces trop heureux bri-

gands que les monumens de leurs ravages, et le souvenir de leurs crimes, dont tous les éloges de leurs poëtes et de leurs historiens n'ont pu couvrir l'atrocité.

Ce que disent des Nègres, messieurs l'abbé de Nuix, Raynal et Robert-Son, sont de très-grandes et belles phrases que leur a dicté l'humanité et le patriotisme ; mais l'évidence prouve contre eux.

L'avidité des Nègres est si grande, que quelquefois ils vendent aux Européens des malheureux qu'ils chargent de porter quelques effets au comptoir où ils les laissent.

Un père, un jour, s'imagina de vendre son fils, (ce qui est très-fréquent.) Celui-ci se douta de son dessein, et le prévint en le vendant lui-même. Ce trait fut su, et le roi le punit, en le livrant à son tour au même marchand qui avait acheté son père.

Hélas! s'écriait un autre nègre, aux religieux de Salvador : *Je suis dans la misère la plus affreuse ; je manque de tout, et je n'ai plus rien dont je puisse faire commerce. J'ai vendu mes frères et une sœur que j'avais ; le prix que j'en ai reçu ne m'a pas duré longtems. J'ai vendu ma femme et mes enfans ; il m'a fallu vendre encore mon père et ma mère ; mais ces derniers étaient vieux, on m'en a donné peu de chose. Maintenant, je manque de tout, et je n'ai plus per-*

somme à vendre. Les moines frémirent. *Qu'y a-t-il donc de si criant?* répondit-il froidement. *J'ai fait ce qu'on fait constamment dans mon pays. Quel tort ai-je eu de les réduire à la condition des esclaves? J'étais menacé d'y être réduit comme eux.* Il vit un frère lai, et en s'en allant il dit : *Ah! si tu étais de ma couleur, tu m'offrirais un nouvel esclave ; mais que peut-on faire des blancs? Ils achètent, et on ne les achètent pas.*

Ce nègre ignorait qu'on les achète moralement.

(19) *Qui prenez sans pudeur le nom de patriotes....* Jacob Clément qui assassina Henri III était un jacobin, ce qui fit prendre le nom de jacobins aux harmodius et aux aristogiton français.

(20) *Et changés en cyprès....* Allusion aux arbres de la liberté. Le lys est le symbole de la pureté ; rien n'est si triste que le peuple.

(21) *La guerre et le viol, voilà qui les attend....* Rome et la Grèce, si fertiles en héros dévastateurs, après avoir fourni des armées innombrables, et délivré l'Europe en la ravageant, sont restées elles-mêmes dans un état de faiblesse et d'épuisement, qui semble démentir leur antique s[illegible]eur, et leur prodigieuse population dans les siècles reculés.

Tous les royaumes, et toutes les richesses du monde, valent elles la vie d'un seul homme, disait

un prince Chinois ? Il ménageait plus les hommes que la nation française. Que n'avons-nous plutôt été envahis par les Tartares !

(22) *Regrettant mes vertus, et cherchant un asyle...* Bien des patriotes ont été trompés, et ont reconnu leur erreur, en voulant une liberté assassine.

Il vaut mieux vivre sous le gouvernement sous lequel on est, que de vouloir en changer, puisque le changement coûte toujours du sang. Les guerres civiles étouffent tellement l'amour de la patrie, qu'on souhaiterait plutôt la voir entièrement détruite, ou subir le joug d'une domination étrangère, que de reconnaître pour souverains ceux que la nature a fait naître dans le pays, et qui n'ont point été nés pour gouverner.

Appartenir par droit de conquête, ou par usurpation, sont deux choses bien différentes; l'une est le droit de la fraude, l'autre est celui des gens.

Les prêtres de l'Egypte, ne dénommaient leurs usurpateurs que allégoriquement : Cambyse, le Poignard : Chûs, l'Ane, etc.

(23) *Vous aurez mis vous-même un terme à votre vie.* .... Souvent les lois sont dictées par la passion, et effacées par le sang. Les leçons du désordre n'apprendront-elles point aux nations à connaître leurs vrais intérêts ?

SCÈNE II.

LA VENDÉE.

(24) *On veut pacifier. . . . .* Pacification de la Mabilais.

(25) *Et quittant leurs drapeaux. . . .* Non pour traiter, mais faute de munitions.

Jamais Breton ne fit trahison, dit le seigneur de Rohan, aux officiers de Marie Stuart, reine d'Ecosse, à Morlaix.

L'on avait envoyé au comte de Charette, quarante milliers de poudre à canon de l'Angleterre, qui ne portait pas à une demi-portée de canon.

(26) *L'Angleterre trahit l'accord fait entre nous.....* M. le comte de Puisaye et les autres agens anglais, ont détruit les armées catholiques. Dans toutes les guerres, lorsque les Anglais remportent sur nous quelques avantages, ils insultent en plein parlement, la nation et le militaire français : s'emparent, sans déclaration préalable, de nos vaisseaux marchands ; enlèvent nos marins, les traitent avec indignité ; soudoient au sein de la paix des agences incendières pour nous mettre dans l'impossibilité

de résister à leurs vexations, et osent mentir à la face de l'Europe. A la paix, ils en viennent jouir en France, et satisfont le besoin qu'ils ont d'un climat plus doux, et d'une société plus agréable. Sans cesse comblés d'honnêtetés, ils viennent partager nos plaisirs.

(27) *Mettant le feu partout, apprêtant le poison....* Il y avait des charettes de soufre pour mettre le feu à des villes, des villages et à des forêts.

Cicéron reprocha à Verrès, d'avoir dépouillé le temple de Junon. Lorsqu'on dépouille les habitans de leurs propriétés, la destruction de la contrée est certaine.

Quatre jours avant de régler la pacification, l'on a trouvé un caisson rempli de poison, destiné à empoisonner les eaux.

O monstres! Henri IV tournait le dos, lorsqu'il faisait donner du pain aux habitans de Paris! quand un peuple n'a plus de mœurs, et que le pouvoir n'a plus de règle, il est près de sa chûte.

Dans une guerre des Russes, contre les Prussiens, le comte de Romanzow, entra dans la Poméranie, dont il eut ordre de brûler tous les villages. Son humanité se refusa à cette dévastation. Les Poméraniens, venant un jour à la rencontre du grand duc (régnant), virent près de lui le protecteur de leurs habitations. Dès qu'ils approchaient

du

du maréchal comte de Romanzow, ils tombaient à genoux, l'appelaient leur dieu tutélaire, et versaient à ses pieds des larmes de joie, qui faisaient couler celles du vainqueur des Turcs. Le grand duc, ému de ce spectacle, s'écria avec vivacité : *Je voudrais être Romanzow en ce moment.*

Était-il possible de trouver cette grandeur d'ame, dans un ramas de scélérats qui s'étaient interdits le premier et le plus beau droit des souverains, celui de faire grace.

O Carrier, ô Tallien, ô Lebon ô !!!..... ô monstres !

(28) *Arrachant sans pitié l'enfant à la mamelle.....* Un jeune homme de la réquisition, laissa dans un berceau un malheureux nouveau né dont la mère était égorgée. Un volontaire le vit, et après avoir mis l'enfant au bout de sa bayonnette, il dénonça le réquisitionnaire comme royaliste, et le fit fusiller.

(29) *Égorgeant la vieillesse.....* Les bleux rencontrèrent une femme de quatre-vingts ans et la tuèrent, disant qu'elle n'était propre à rien, pas même à f..... J'ai vu un vieillard, proche le Mans, étendu mort dans un fossé, et qui était si vieux, qu'il avait encore près de lui ses deux béquilles. L'on ferait un volume des horreurs commises dans ces contrées.

(30) *Les révoltés.....* Soldats de la République, appelés les bleux. Ils appellent brigands les troupes royales! C'est quelquefois le sort de l'aigle d'être insulté par un moucheron.

(31) *Et du Républicain le coupable héroïsme... .* Quand l'admiration universelle approuve nos succès, et quand la gloire les couronne, c'est avec ces titres que l'héroïsme justifie ses triomphes : mais ce n'est point en égorgeant qu'on est des héros, ni même en faisant des esclaves.

LA FRANCE.

(32) *Surprise, ils ont été vainqueurs de ma faiblesse.* .... Le vingt juin. Les Hongrois, qui avaient conspiré la perte de l'empereur Sigismond, entrèrent dans son palais : mais il alla au devant deux un poignard à la main, et leur dit : « qui de vous sera » assez insolent pour me maltraiter? qu'ai-je fait qui » mérite la mort? si quelqu'un a dessein de me » frapper, qu'il avance, je me défendrai. Les fac- » tieux se retirèrent ».

Louis XVI, sans poignard, en a imposé à ses assassins. Le peuple soulevé par d'Orléans et ses Jacobins, a respecté les jours du roi, qui devait devenir la proie d'assassins plus féroces.

(33) *Ce glaive vengera la France et sa noblesse.....*

Beaucoup de rôturiers ont pris parti avec les nobles. Ont-ils fait des ingrats?

Il eût été à souhaiter que Louis XVI au lieu d'exiler le duc d'Orléans, l'eût fait décapiter ; il nous eût sauvé de la révolution, de la guerre civile, et lui-même et son auguste famille vivraient encore.

Il faut, disait un Mandarin, qu'un homme ait la force d'en perdre un autre, quand il le mérite, et sur-tout quand le bien de plusieurs l'exige.

SCÈNE III.

D'ORLÉANS.

(34) *Je cherche des plaisirs, et non point des honneurs*..... Le duc d'Orléans préférait à l'honneur, les plaisirs et l'intéret. Tout le monde connaît ses salles débauches et sa cupidité : en voici un trait que bien des gens ignorent. Lorsqu'il fit bâtir le palais royal, on lui proposa, au lieu de mansardes, de construire sur tout le palais, un jardin à l'italienne ou à la grecque; il ne voulut pas y consentir, vu qu'il préférait le rapport, au faste d'un pareil jardin.

S'il eût été le periclès de la France, s'il eût vu la terrasse d'Aspasie et celle de Laïs, il eût sans doute été plus fastueux : il n'était pas du goût des coloyers, ou moines Grecs, qui firent de si beaux jardins dans l'Arabie Pétrée.

M. Seiguier, avocat-général, représentait au duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, qui lui faisait part de son plan pour bâtir le palais royal, et tout culbuter dans le jardin, que ce projet souffrirait de grandes difficultés. (Il avait lu le mémoire qu'avaient fait les propriétaires des maisons de la rue de Richelieu, de celles de la rue des Bons-Enfans et Neuve-des-Petits-Champs; il connaissait leurs droits; ce mémoire était signé en tête par le marquis de Voyer-d'Argenson); il l'engageait à renoncer à ce projet, en lui disant que le public ne verrait point ce changement avec plaisir; que le profit qu'il en aurait, n'était rien pour un prince comme lui; que cent mille écus de plus n'étaient rien pour qui devait avoir un jour près de dix millions de revenu; et qu'il gagnerait, par ce léger sacrifice, l'amour et l'estime générale. Le duc répondit, que c'était bien attrayant, mais que cette estime ne valait pas un petit écu.

Quelle noblesse, quelle élevation, et quel désintéressement dans l'ame de ce prince!

SCÈNE VI.

D'ORLÉANS.

(35) *J'ai détruit le travail de quatorze cents ans.....* Constitution française. L'empire des Grecs ne dura que deux siècles, celui des Romains six siècles; l'Empire d'Orient huit siècles, celui d'Occident un siècle, et la monarchie française, quatorze siècles. Combien durera la République ?

(36) *Dans le sénat Français j'ai nié ma noblesse...* .. A la convention. Non-seulement il abjura sa noblesse; mais pour se faire justice, trouvant le beau nom de *Bourbon* trop au-dessus de lui, il s'honora de celui d'*Égalité*, qu'il a porté sur l'échafaud, quoiqu'il n'y crut point. Le pauvre homme était tellement ivre, ou bien, avait tellement perdu la tête, quand on l'y conduisit, qu'il s'écriait à chaque instant dans la charette qui le portait: « Eh bien ! » qu'est-ce que l'on fait ? ne sait-on pas que je suis » le premier prince du sang ? pourquoi ne fait on » pas ranger tout ce monde, et ne me rend-on pas » les honneurs qui me sont dus ?

(37) *Je n'ose consommer mes projets et mon crime....* Il n'osa tirer son mouchoir de sa poche, alors qu'il amena la famille royale à l'hôtel-de-ville.

(38) *Ah! de mon lâche cœur serais-je la victime.....* M. le comte de Mirabeau l'abandonna à cause de sa lâcheté.

Il fit mieux, il le dénonça; ce que fit aussi la Fayette, à Versailles, le six octobre.

SCÈNE V.

L'ANGLETERRE.

(39) *Souvent elle abandonne.....* Le parti d'Orléans a abandonné la personne du duc, sans cependant abandonner ses projets, qui étaient un changement de dinastie.

SCENE VI.

L'ANGLETERRE.

(40) *Dans ces nouveaux bordels.....* Clubs de Jacobins, pires que les plus mauvais bordels.

(41) *Je veux donner des lois.....* L'Angleterre avait des agens parmi les Jacobins, et en a encore présentement, parmi ces citoyens qui n'ont changé que de nom. Son projet, après avoir fait assassiner Louis XVI, était la dépopulation de la France.

Après la mort de Romulus, il y eût un interrègne d'un an ; chaque sénateur était roi à son tour : les Romains s'en lassèrent et voulurent un roi. Avis au Français.

Lorsque les Israëlites violaient leurs lois, ils tombaient dans l'anarchie ; c'est ce que l'histoire nous dit de leurs plus grands crimes. *En ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël, chacun faisait ce qu'il lui plaisait.* Cette anarchie les divisait, les affaiblissait, et les donnait en proie à leurs ennemis, jusqu'à ce que, rentrant en eux-mêmes, ils reconnussent leurs libérateurs. Enfin, ils aimèrent mieux se faire un maître que de demeurer en liberté.

Donnez-nous un roi pour nous juger, disait le peuple d'Israël à Samüel. Hélas ! quand aurons-nous le nôtre, pour nous sauver !

SCÈNE VII.

LA FRANCE.

(42) *Et pour un culte impur*..... La liberté !.... La liberté se nommait chez les Grecs, *Apéga* : elle était représentée avec des pointes de fer.

Voici une chanson que j'ai faite sur cette liberté, à l'époque du treize vendemiaire.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

Pleurez, ô Français malheureux!
Donnez des regrets à vos frères;
Que de monstrueuses chimères
Ne détruisent point nos neveux.
Vous aviez trop d'avoir un maître,
Vous nous en donnâtes sept cents :
Vous avez appris par le tems,
Ainsi que nous à les connaître. (*bis.*)

Jadis, sous le règne des rois,
Chacun était heureux en France;
Vous jalousâtes leur puissance,
Et vous nous donnâtes des lois.
De la liberté, le génie,
Vous les fit nommer des tyrans :
Vous couronnâtes des brigands
En adorant une furie. (*bis.*)

Aujourd'hui, quel est votre sort,
En proie aux chagrins, aux alarmes :
Vous ne versez plus que des larmes,
Vous n'attendez plus que la mort.
L'erreur qui nous porte à l'extrême,
Vous fit surnommer des héros !
Ah! vous n'étiez que des bourreaux,
Qui forgiez des fers pour vous-mêmes. (*bis.*)

Fuyez loin de ces lieux pervers,
Jeunesse qui fûtes trompée,
Le sang d'une mère éplorée (LA FRANCE.)
Vous dénonce à tout l'univers.
Partez, et rendez à la France
L'honneur et la tranquillité !
Ne prenez plus pour liberté
L'ég iremeut de la licence. (*bis.*)

(43) *Vous, qui dans tous les temps avez haï la France.....* La jalousie tourmente nécessairement deux nations placées par la nature, de manière à se disputer l'empire de la mer, d'un golfe, ou celle du monde. Tels furent les ancêtres de Priam et d'Agamemnon. Une jalousie éternelle élevera toujours entre les nations un mur de division, quand il s'agira des interêts du commerce.

L'on sait que la France a été jalousée par tous les gouvernemens du continent; mais l'Angleterre, sa rivale, a toujours été sa plus cruelle ennemie.

Un Français qui s'établit à Londres, croit mieux réussir dans ses entreprises en épousant une An-

glaise, dont les charmes, pour l'ordinaire, servent de dot. Une année s'est à peine écoulée, que cette femme, jadis si timide, si douce et si ménagère, devient peu à-peu impérieuse, dépensière et dissipée. La famille augmente tous les ans, les chagrins s'accumulent, la haine nationale, enracinée, éclate enfin contre l'époux. Femme, enfans, parens même, tourmentent de concert l'infortuné mari, qui se voit étranger dans son prupre ménage et dans sa famille. A mesure que ses enfans grandissent, ils semblent rougir d'avoir un Français pour père.

Dans une descente qui devait se faire en Angleterre, un enfant demanda à son père, si les enfans des Français devaient aussi débarquer ? pourquoi, lui demanda son père ? *C'est que*, lui répondit-il, *je me battrais avec eux*.

Si cette haine était générale, elle serait la honte la plus flétrissante de la nation Anglaise. J'ajouterai qu'elle pourrait être honorable pour les Français, car le Persan *Rica* n'a point craint de dire au commencement de la 78e des lettres Persannes, que » les Espagnols et les Portugais, méprisant tous les autres peuples, faisaient aux seuls Français l'honneur de les haïr ».

Le général russe Boyacow, disait à un officier français qui se plaignait du traitement : *J'en fais*

encore plus que je ne dois, pour des chiens de Français que je ne saurais voir, même en peinture.

Qu'est-ce que ces peuples disent de nous aujourd'hui! autrefois, c'était une jalousie d'amabilité qui nous faisait haïr, aujourd'hui ce sont nos crimes.

L'ANGLETERRE.

(44) *Recevant à ma cour nombre de fugitifs.....* Les émigrés Français.

Chacun parle diversement du Roi et des princes Français : tout le monde en raisonne, mais personne ne veut calculer que leur mobilité n'est que l'effet de la politique des Puissances coalisées. O peuple ! n'est-ce point assez d'avoir été ingrat, d'avoir été criminel, faut-il encore être injuste !

LA FRANCE.

(45) *Peut-être voulez-vous en faire des captifs.....* Les Anglais, comme les autres puissances, ont regardé Louis XVIII et les princes, comme prisonniers.

Lorsque les Républicains ont fait courir le bruit que le comte d'Artois était retenu à Londres pour ses dettes, ils n'ont pas publié que c'était des dettes d'honneur ; voici le fait. Ce prince a emprunté effectivement des sommes conséquentes, mais c'était pour les besoins du Roi, et l'armée de Condé. Les

choses ne sont méprisables, ou n'ont de valeur que par ce qu'elles sont.

(46) *Comment justifier le retard de Grandville.....* Les Anglais parurent devant Grandville, six heures après que l'armée royale eut évacué ses faubourgs.

(47) *Et quand le Toulonnais vous fit ouvrir ses ports.....* *Milord Roussel*, originaire de Normandie, s'est signalé dans les guerres de Guillaume et de la reine Anne. Il empêcha les Français de sortir de Toulon.

Ah! que n'y a-t-il eu à Toulon, *un milord Roussel*, qui les empêchassent d'y rentrer.

(48) *De Lyon saccagé, qui fit faire le siège?....* La jalousie Anglaise. Ils payèrent leurs agens pour faire brûler cette ville, à cause de ses belles manufactures qu'ils ne peuvent imiter, et qui sont les seules en Europe. Ils eurent voulu de même, faire incendier le Forez et le Jura, à cause des aciers qui s'y travaillent.

(49) *Avez-vous en mon nom bombardé Valenciennes?.* ... Valenciennes et les villes de cette ligne, furent prises au nom du roi Georges.

(50) *L'horrible assassinat commis à Quiberon.....* Chacun sait l'affaire de Quiberon, mais l'on ignore que cet assassinat politique était combiné six mois d'avance.

d'avance. Ils avaient pris les vaisseaux, et voulaient faire périr les officiers de marine. Puisaye, tu étais là, tu avais deux régimens, et tu ne t'es pas battu.

L'ANGLETERRE.

(51) *Commandai-je à ses flots?....* Les Anglais prétendent que la marée et le gros temps, les ont empêché de paraître plutôt devant Grandville.

(52) *Pourquoi de leurs malheurs, accusez-vous l'Anglais?....* Que l'on interoge les malheureux qui ont échappé à Quiberon.

Je tiens d'un gentilhomme de foi, que le coup de baïonnette qu'il a reçu au bras provenait d'un Anglais, avant d'avoir débarqué, mais auquel il brûla la cervelle.

SCÈNE IX.

D'ORLÉANS.

(53) *Votre amant le plus cher périt assassiné....* Le roi. Allusion à ce qu'on disait que nul peuple n'aimait mieux ses princes, que le Français.

Tertulien, savant apologiste, appelle le respect que les chrétiens rendent à leur prince, la religion de la seconde majesté.

Les femmes, voyant Hyppolite condamné par son père, firent cette froide réflexion : « Qui des mortels, peut-on appeler heureux! quand on voit la fortune de nos rois, sujette à une si triste révolution ? »

En Bourgogne, un honnête vigneron, voyant passer un courrier, lui demanda ce qu'il y avait de nouveau à Paris ? *Le roi est guillotiné*, lui dit le courrier. Cet homme sensible, et bon Français, rentre chez lui, se couche, et meurt quelques heures après.

Que de tyranicides en France ont fait comme cet énergumène, qui criait dans les places publiques des grandes villes de l'Europe:

Il n'y a point de Dieu ; et quand on est mécontent de son roi, on peut le tuer.

Vouloir se légitimer après de pareils excés, c'est joindre le délire le plus complet à l'audace la plus effrénée. ·

(54) *Par moi-même, à la mort il se voit condamné....* . Le premier, il vota la mort de son cousin, et fit passer la loi du divorce, pour épouser la reine.

Le général Monk, remit Charles II sur le trône d'Angleterre, et attendit la mort de Cromwel, pour exécuter ce qu'il méditait depuis long-tems, en faveur de ce prince. Il le fit avertir à *Breda en*

Hollande, où il était : et son rétablissement se fit par une délibération du parlement. Aurons-nous un Monk? O mortel, à qui est réservé cet honneur...

» Pour te faire adorer, tu n'a qu'à le vouloir. »
(*Siège de Calais*)

Lorsque les trente oppresseurs d'Athènes faisaient traîner au suplice le vertueux Théramène, Isocrate, seul, parut pour le défendre. Le vertueux M. de Malsherbes, fut l'Isocrate français; mais lui et ses deux compagnons d'honneur, ont été plus malheureux qu'Isocrate, parce que les Français ont été plus scélérats que les Athéniens.

(55) *Et je viens dans vos bras m'énivrer de ma gloire*. .... L'homme sensible, l'homme célèbre, le grand homme et le brigand, prétendent également à l'immortalité. Danton disait en allant au suplice :

Je vais mourir sur l'échafaud, il est vrai, mais je vivrai au Panthéon de l'Histoire.

D'orléans fut méprisé des Jacobins, qui, tous, étaient Orléanistes, sous cette dénomination.

(56) *Egorgeurs des prisons*.... Il en coûta trente mille livres au duc d'Orleans pour faire assassiner la princesse de Lambale : mais il y gagnait trois cents mille livres de rente, le duc de Penthièvre refusa mille louis pour la sauver : voilà comme la terreur anéantit tous les hommes. Lorsqu'on apporta la tête

de cette malheureuse princesse devant les fenêtres du duc, madame la comtesse de Buffon, qui alors était sa maîtresse, se mettant au balcon et la reconnaissant à ses beaux cheveux, sécria : *Ah ! le malheureux, il m'en fera faire autant.* Le duc jouait au creps avec beaucoup de monde, entr'autre un Anglais, dont j'ignore le nom, lorsqu'on entendit la musique qui précédait la tête de cette malheureuse et respectable princesse. Tout le monde quitta la table pour voir ce que c'était, et le duc dit froidement : *C'est la tête de madame de Lambale : ils ont eu tort de l'assassiner, elle était si bête ! ! !* Chacun fut reprendre sa place : l'Anglais seul quitta cette bonne compagnie ; le duc lui demanda pourquoi ? celui-ci lui répondit : *Adieu monsieur, je ne joue point avec un homme qui voit passer aussi tranquillement que vous la tête d'une belle-sœur aussi respectable et aussi atrocement assassinée.* L'Anglais sortit, et le duc continua son jeu.

A Athènes, pareil massacre se fit dans les prisons, Eurymédon fut un des principaux égorgeurs.

Le lendemain des égorgemens des prisons, une dame, que je connais beaucoup, fut chez un particulier pour acheter quelque chose de bas prix, puisque cela ne lui devait coûter que douze sols : comme elle y fut matin, cet homme lui dit d'un ton brutal : *Ah ! si comme moi, vous en aviez égorgé dix-*

huit hier, vous ne seriez pas si matinale : et le tout, pour six francs. Cette dame en tira six de sa poche, et les donnant à cet homme, elle lui dit : *Voilà six francs que je vous donne, il vous coûteront moins à gagner que ceux d'hier, et ne vous déshonoreront pas.* L'Eurymédon français restant interdit laissa aller la dame sans pouvoir rien lui répondre.

La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques momens.

(57) *Vous êtes libres tous.....* Quelle liberté... N'est-ce pas plutôt une tyrannie, sous le manteau de la licence ?

La tyrannie a plusieurs masques dont elle se couvre. *Jovien* fit jeter dans un puits le secrétaire de son prédécesseur; *Valentinien III* assassina *Aëtius*: Voici la tyrannie du prince. Les soldats assemblés ont massacré *Stilicon* en présence d'*Arcadius*; et, malgré le prince, le sénat fit égorger la veuve d'un ministre; voici la tyrannie de la multitude : voilà ce qu'il appelle liberté.

(58) *Hélas je suis foutu!....* L'on sent une satisfaction secrette, à la vue des suplices qui tourmentent les tyrans.

L'incestueux *Andronic*, plus cruel que les tygres, usurpa le trône de Constantinople. Désespéré du dépérissement de ses forces, il envoyait chercher,

jusqu'en Egypte, de quoi ranimer son hideuse vieillesse ; il se faisait garder par des barbares, et ne comptait que sur la fidélité d'un dogue qui passait les nuits à la porte de sa chambre, et le réveillait au moindre bruit, par des affreux hurlemens.

Isaac Lange, autre usurpateur, fit périr Andronic par toutes les horreurs de l'opprobre : ainsi mourut d'Orléans, d'exécrable mémoire. C'est l'Espagne qui a demandé sa tête, et elle n'a fait la paix qu'à ce prix. Ce n'était pas le prix du sang du juste.

LA FRANCE.

(59) *Ingrate. .... ainsi le sont toutes les Républiques. ....* Les Romains, les Grecs, et tous les Républicains nous donnent des exemples d'ingratitude. Athènes proscrivait les grands hommes, mais elle en retrouvait toujours. Elle les craignait, mais elle les considérait, et son estime les reproduisait.

Thimotée, athénien, fut condamné à l'amende de 540, 000 francs, pour avoir voulu faire le bien des Athéniens : ne pouvant la payer, il mourut exilé, après les avoir enrichis par des victoires.

A Sparte, à Rome, à Carthage, de nos jours, et dans l'antiquité, je ne vois que des trophées sur des échafauds, la vertu payée par l'ingratitude et souvent par le crime.

Aristide et Thémistocle furent bannis d'Athènes; Sénèque ne se peint à la mémoire qu'au milieu de son bain sanglant; un jugement inique doit précipiter Miltiade dans le Barathre; il expire dans les fers, et le droit de l'ensevelir ne s'accorde pas même à son fils : il faut qu'un fils achète le cadavre de son père; et, lui-même, après avoir signalé son courage, est payé par le bannissement. Les Athéniens, jaloux du mérite de Xénophon, le condamnèrent à l'exil après sa fameuse retraite. Thucydide, général athénien, fut exilé. Le général Pâches se tua à son retour de Mytilène, par l'injustice des Athéniens. (Nous avons notre Paches français, mais il ne *se tuera point.*) Le brave Hermocrates fut chassé de Syracuse. Camille indigné s'impose un exil volontaire; Germanicus est empoisonné; Agricola empoisonné; Agis étranglé par l'ordre d'un Ephore. Cicéron livre sa tête à Popilius dont il sauva la vie. La ciguë termine la vie de Socrate : que dirai-je encore de l'antiquité et de l'ingratitude des Républiques? nos Républicains français n'ont-ils pas eu le même sort.

Républicains ou non,
Confondus par le crime et par l'ambition,
Trahis par l'amitié, jalousés par l'envie,
Vous aurez mis vous-mêmes un terme à votre vie.

(*Scène première, acte* 3.)

(60) *Princesse sauvons-nous de ces vils fanatiques....* Tous les peuples aimaient le Français; l'Anglais même, dans son particulier, l'estimait. Aujourd'hui, quelle différence! D'un peuple doux, affable, il est devenu féroce: L'on a honte d'être français.

Charles IX avait pour ambassadeur à Londres, un homme vertueux et humain. (Aussi se nommait-il Fénélon.) A la Saint-Barthélemy, on le fuyait... *Ils ont raison*, dit-il, *et je rougis d'être français....,* combien ne devons-nous pas rougir aujourd'hui, à l'exemple de M. de Fénélon.

J'observerai, que le massacre de la Saint-Barthélemy, fut dans la nuit du 23 au 24 août, et que l'amiral de Coligny, fut assassiné le 22 par *Maurevel.*

Je rapporte ces deux circonstances de la Saint-Barthélemy, mais je me garderai de prononcer entre ce massacre et sa nécessité.

Si les rois de Danemarck n'avaient pas exterminé le clergé Romain, ils auraient été exterminés.

LA VENDÉE.

(61) *Traître! ne tente plus à tromper la Vendée.....* Si M. le comte de Puisaye retournait dans le Morbihan, il y trouverait un coup de fusil.

L'ANGLETERRE.

(62) *Que le même poignard.*... L'arme la plus cruelle contre une République, c'est la discorde : un assassin ne tue qu'un nombre d'hommes, la discorde les divise tous et les font s'entr'égorger. Ce poignard est l'allusion de la discorde, arme offensive et défensive de l'Angleterre.

Dans le particulier, et même chez lui, un Anglais vous reçoit bien et vous donne des secours ; il est hospitalier ; mais vous quitte t'il pour aller à la chambre des communes, il est Anglais. Il eût été à souhaiter que les français, avec des vertus, eussent eu le même caractère.

Nous étions des enfans en révolution, les Anglais étaient nos maitres.

RAPPROCHEMENS

DE CIRCONSTANCES.

L'EMPEREUR Nerva n'était ni romain, ni originaire d'Italie, il n'était pas moins empereur de Rome.

Pourquoi les Français se plaindraient-ils d'être gouvernés par un étranger ? est-il plus coupable que ceux qui ont assassiné leur roi légitime ? son usurpation ne légitime pas plus leurs crimes, que leurs crimes légitiment son usurpation.

Alexandre fit courir le bruit qu'il était fils de Jupiter.

L'usurpateur du trône des Bourbons, a usurpé celui de Bonaparte : il se nomme *Buonaparté*.

Le grand Cromwel, le Cromwel de l'Angleterre, était fils d'un simple particulier.

Le petit *Cromwel*, le Cromwel de France, est le petit fils d'un huissier de Bastia.

Sénèque fut exilé en Corse, par Néron.

Pourquoi le premier consul ne s'est-il pas fait faire une généalogie semblable : il est encore en

France des généalogistes, et le peuple, ami du merveilleux, y eût plutôt cru qu'à celle de Milan. Ce n'est point impunément qu'on en impose à son siècle.

L'empereur Nerva sévissait contre les délateurs : il y en avait à sa table, lorsque l'on parlait d'un, qui était mort. Que ferait-il aujourd'hui, dit Nerva, s'il vivait? -- Il mangerait avec nous, repartit un des convives.

Il serait à souhaiter que ces hommes fussent tous accablés du mépris public, et, comme ce convive, qu'on les accusât publiquement ; mais il semble qu'on les craint encore. Beaucoup de français ont oublié leurs malheurs passés avec des chansons, et ne se doutent point de ceux qui les menacent. Enfin, chacun semble être insouciant, lorsque nous marchons tous sur des volcans.

La loi de l'humanité met des bornes au droit rigoureux de la guerre.

Les révoltés français ont ignoré cette vertu de tous les peuples. Ouvrons les annales de l'Univers, et nous y verrons qu'aucune révolution n'a enfanté autant de crimes qu'ils s'en sont souillés. Malheur à celui qui entreprendra de les tracer : ou son cœur sera d'accord avec sa plume, ou il le poignardera à chaque ligne !

Tamerlan, ou Timour, a conquis, l'épée à la main, les trônes de vingt-sept rois; il prodiguait à son armée l'or, les présens, les bijoux, les repas et les plaisirs.

C'est la tactique de tous les brigands qui ont ravagé la terre : ç'a été celle des meneurs de la révolution et de ses continuateurs. Malheur à celui qui a encore un couvert d'argent, une jolie femme, et de jeunes filles : le dernier mot n'est pas dit, et le dernier crime n'est pas consommé.

L'ambitieux Albéroni préféra la gloire affreuse de troubler les nations à la gloire tranquille de rendre un peuple heureux.

Quelle fausse gloire ! qu'avions nous besoin d'aller porter la guerre en Italie, de nous emparer de Venise pour l'Empereur? Et quand la Suisse était notre alliée, pourquoi aller la ravager? pour changer cette sage république en une caverne de scélérats, et l'assimiler à la nôtre. Qui donnera la paix à tant de peuples ? nous avons suscité leurs troubles, mais ils ne peuvent finir qu'avec les nôtres : et les nôtres ne peuvent finir qu'avec le légitime souverain. Qu'est-ce que les Egyptiens nous avaient fait, pour passer les mers, afin de nous procurer le barbare plaisir de les égorger? ne sommes-nous pas plus barbares que ces hommes réputés tels? Nous en est-il seulement revenu une botte

botte d'oignons ? Quoi ! nous avions le grand Turc pour allié, et nous allons troubler ses états! nous recevons son envoyé, et c'est pour avoir de lui le plan de la descente en Égypte, expédition qui devait être si mémorable, mais qui n'a valu que l'honneur du cordon au traître Musulman. Enfin, nous envoyons des officiers français au révolté Oglou. Ah! pauvre peuple!... Que de gobes mouches en France !

Platon a dit : qu'il ne saurait y avoir de citoyens ni de gouvernement heureux sans justice.

« Cet heureux temps n'est plus, il reviendra peut-être ». Astrée est au ciel (1), Thémis a fui (2), Pallas est sans égide (3) : nos crimes seuls nous restent.

Ménandre a dit : *quand un méchant tire quelque profit de son crime, ce profit n'est qu'une arrhe sur l'infortune qui le menace.*

Que les méchants lisent souvent, et se ressouviennent de cette sentence de Ménandre : Ils ne peuvent rester au faîte des grandeurs. Tout passe, le crime n'a qu'un temps.

(1) La Reine.
(2) Le Parlement.
(3) La Noblesse.

Le royaume de Pergame fut fondé par Philétere, eunuque, qui avait appartenu à un officier de l'armée d'Antigone. Il suivit la fortune de son maître, lorsque changeant de parti, il s'attacha au service de Lysimaque. Ce dernier lui avait confié la garde de Pergame, où il avait déposé ses trésors. Les soupçons d'Arsinoé, et les démarches qu'elle fit pour le perdre, le portèrent à la révolte. Il se forma un trône, qu'il occupa vingt ans.

Le hasard, maître de tout, sert plus que le courage, les armées et les crimes. Que de héros ont péri comme Charles XII; que d'armées ont été défaites, qui égalaient la bravoure des Grecs, au passage des Thermopyles : enfin, que de criminels ont subi la juste punition de leurs crimes ? Le hasard seul sauve les hommes ; il en fait des vainqueurs, mais non pas des héros. Que de Philétere dans notre révolution !

La vertu est si rare qu'elle semble ne pouvoir plus faire que de vains efforts. La corruption générale occasionne de fréquentes catastrophes, épouvantables et inutiles. L'écroulement d'un colosse n'est suivi d'aucun résultat propre à consoler et à secourir la race humaine. Ce ne sont que des nouveaux usurpateurs, ce ne sont que des furieux triomphans, qui se substituent à des furieux abattus; et les hommes sont à-la-fois, superstitieux, impies, sots et fripons.

Tel est le tableau de la France depuis que l'on en a détruit l'autorité légitime ; et cette succession de criminels trouve des partisans : quel fanatisme !

La conjuration des tailleurs, en Corse, était ainsi appelée, parce que les conjurés, qui étaient à Marseille, se firent faire des habits brillans pour en imposer aux Corses. Ce fut un aventurier qui prit le nom de Saint-Elme, et qui était fils d'un marchand de drap de Nanci, qui était à la tête de cette conjuration, et qui passa en Portugal.

Que dirons-nous de nos révolutions françaises, de nos conjurés de tous pays, de notre costume sans-culotide et de nos avanturiers? Que nous sommes des criminels, qu'il est par-tout des scélérats, que notre livrée républicaine était digne de notre avilissement, qu'un Français a voulu révolutionner la Corse, et qu'un Corse s'est assis sans ambition, sur le premier trône du monde.

Machiavel s'élève contre la tyrannie, prétendant qu'elle rejallit sur le tyran : il prêche la religion adoptée dans l'état.

Si Machiavel est le précepteur des tyrans, s'il n'est pas bon de le suivre en tout, je conseille aux gouvernemens de ne pas négliger cette pensée de Machiavel.

L'amour de la propriété naît avec nous. Dieu a dit : *Possédez la terre, et soumettez-là* ; mais il a dit aussi : *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.*

Sylla fit égorger les six mille prisonniers samnytes, dans le cirque à Rome, pendant qu'il haranguait le peuple au temple de Bellone.

Tandis qu'on pacifiait les chouans à Paris, l'on fusillait le brave général Frotté et son état-major.

César fut assassiné, parce qu'il prétendait au titre de roi ; ce mot seul lui suscita des assassins, car il en avait tous les honneurs et le pouvoir.

Le Consul ne trouvera en France ni des Brutus, ni des Cassius, à moins que ce ne soit parmi les Jacobins : quant à moi, j'eusse desiré le voir rendre le trône à son légitime prétendant, et lui, Buonaparté, le voir roi de Corse ; il ne pouvait être que l'égal et non le sujet de celui auquel il eût rendu la couronne. Cela s'appellerait aller droit à la gloire... Presque toujours l'ambition mène au but contraire de celui qu'on se propose.

Un citoyen de Sicyone, nommé Euphron, profitant des divisions de sa patrie, réunit l'autorité entre ses mains. Il fut assassiné en présence des magistrats d'Athènes, dont il avait imploré la protection.

Si le hasard sert les hommes, il ne faut point que les hommes se fient trop au hasard ; se reposer sur sa fortune, c'est abuser des faveurs d'une coquette : elle abandonna César, César était digne d'elle : mais tous les hommes ne sont pas dignes de la fortune de César.

Dès que la confiance est entamée, elle est bientôt détruite.

La confiance ne se donne point, elle s'acquiert; rien ne coûte si cher à acquérir, rien n'est plus fragile. Tremblez donc, vous, qui nous gouvernez malgré nous, et qui promettez au peuple une paix que les souverains ne peuvent vous donner.... La patience irritée devient fureur.

« Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices,
De Rome, pour un tems, Caïus fit les délices. »

(*Racine*, *Britannicus*, *acte premier*, *scène première.*)

Ainsi le peuple Français a-t-il vû Buonaparté faire son entrée au château des Tuileries; ainsi a-t-il entendu les cris de *vive Bonaparte*; ainsi a-t-il fait l'espérance des sots de toute espèce, tant républicains que royalistes; ainsi..... de Rome, pour un temps, Caïus fit les délices.

Vers de l'exposition de Bajazet, dont le maréchal de Villars cita les derniers avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans.

« Que faisaient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils aux sultans des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Il semblait se promettre une heureuse victoire;
Mais en vain par ce calme il croit les éblouir;
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain qu'en forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires.
Ils regrettent le tems à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

ACOMAT.

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée!
Tu crois qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir, » etc.

PARODIE.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Que disent cependant nos braves *militaires*?
Rendent-ils *au tyran* des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, *dis-moi*, n'as-tu rien lu ?
Ce Consul jouit-il d'un pouvoir absolu ?

UN FRANÇOIS.

Le Consul est content, si nous le voulons croire,
Et semble se promettre une heureuse victoire,
Mais en vain, par ce calme, il croit *nous* éblouir ;
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain qu'en forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les *militaires*,
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux ;
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Tu crois, brave Français, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et vit dans leur pensée ?
Que ma gloire présente allume leur desir?
Tu crois qu'ils me suivraient encore avec plaisir ? etc.

Le soldat est la machine des gouvernemens : mais les armées françaises ne sont plus composées de soldats ordinaires, et plus on fera la guerre, plus elles seront royalistes. Encore une levée d'hommes, encore une campagne, encore quelques fourberies, encore des impôts, encore des mécontentemens :

Encore une victoire, et mon trône est en poudre.

(*M. de* VOLTAIRE, *Henriade.*)

La puissance des princes fonde leurs droits ; il en est de même des tyrans : mais l'antiquité des lois doit les faire respecter. La race de l'usurpateur devient légitime par l'antiquité de l'usurpation.

L'on a reproché à la race Capetienne l'usurpation du trône. Qui a suscité ce reproche à Louis XVI ? d'Orléans et ses soutiens : mais qu'importait au peuple que ses aïeux eussent usurpé ? n'était-il pas légitime souverain ? Fallait-il, par des crimes, préparer la voie à une usurpation bien plus odieuse ? Si le duc d'Orléans eût eu le courage de devenir roi, quel échange eussiez-vous fait ? Aujourd'hui, qui vous gouverne ? Louis XVI s'est laissé égorger, parce qu'il a voulu ménager le sang ; Buonaparté n'est parvenu au consulat, que parce qu'il a mitraillé Paris les 13, 14 et 15 vendémiaire, l'an 3 de la fameuse république. Pendant ces trois jours, il menait, par centaine, des parisiens aux

Quatre-Nations, et aujourd'hui, ce sont des parisiens qui le gardent. Voici les parisiens.

La vanité est si enracinée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur, se vante et veut avoir ses admirateurs. Les philosophes mêmes en veulent : ceux qui écrivent pour la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui les lisent ; veulent avoir la gloire de les avoir lus.

Chacun travaille pour la gloire et l'immortalité, et nul ne travaille pour la gloire d'autrui. Laissons donc chacun marcher à la gloire. Tous les chemins mènent à Rome, dit le proverbe ; tous mènent aussi à l'immortalité, mais l'immortalité n'est pas la gloire. Un seul chemin y mène : c'est celui de l'honneur.

Le temps console de tout, dit Démocrite.

Le temps peut alléger nos peines, le temps peut cicatriser la plaie du cœur, le temps peut nous donner de nouvelles forces, le temps a détruit la république des Jacobins, le temps détruira l'aristocratie actuelle, le temps ramènera la royauté, le temps éteindra les vengeances, mais le temps ne doit ni ne peut effacer le souvenir.

Junius Brutus, et Collatinus, mari de Lucrèce, furent les premiers consuls qui furent élus à Rome. Ils avaient les mêmes marques de dignités que les rois, excepté la couronne et le sceptre.

(*Air* : *de Sorgine.*)

L'on n'est pas roi dans son pays ;
Quelqu'un peut-il s'y méconnaître,
Lorsqu'au palais de Médicis
Buonaparté règne en maître.
A sa guise, il nous fait des lois,
Puis, en despote, il nous les donne,
Petit-fils d'un petit bourgeois,
Assis sur le trône des rois,
Que lui manque-t-il ?
Que lui manque-t-il ? La couronne.
La couronne.

Un Mot sur mon Poëme.

Beaucoup de gens me blâmeront : tampis ; l'estime des gens honnêtes est précieuse, mais voici mon excuse. J'ai écrit mon poëme avec une plume libidine, et j'ai fait une priapée, d'événemens tragiques : 1°. parce que le français s'ennuie de tout, et qu'ennuyé de lire, il faut quelque chose qui le stimule ; 2°. je ne demande point à être lu par des convertis, mais bien par des gens dont l'opinion est erronée ; 3°. l'on m'ignore : ce n'est point assez, me dira-t-on, votre cœur ignore-t-il ce que votre plume a tracé ? avez-vous écrit pour n'être pas lu ? et votre poëme ne peut-il pas se trouver entre des mains..... Je défie que la jeune fille qui lira ma tragédie ait des mains chastes ; quant aux oreilles, elle ne se la laissera jamais lire ; tant qu'à son cœur, ne craignez rien, la Nouvelle Héloïse est plus dangereuse que les Thérèse Philosophe, que les Piron, que les Grégourt, que les la Fontaine, etc. ; 4°. enfin, j'ai écrit pour les libertins, parce que ce sont ceux-là que je veux qui me lisent. Lorsqu'il s'agit du bien, qu'importe comment on l'opère ? N'avez-vous jamais pris du poison pour vous guérir ?

ERRATA.

Page 1, note (a), *lisez* : Gombaud.

Page 19, vers 8, *lisez* : vous ne m'entendrez point.

Page 27, vers 14, *lisez* : échauffé.

Page 35, vers 7, *lisez* : d'en entendre parler....

Page 40, vers 17, *lisez* : par le duc d'Orléans.

Page 72, vers 6; *lisez* : je cherche des plaisirs, et non point leurs honneurs.

Page 79, vers 15, *lisez* : encor.

Page 79, vers 18, *lisez* : peut-être voulez-vous en faire.

Page 80, vers 13, *lisez* : maîtresse sur la mer.

Page 87, note (2), ligne 11, *lisez* : Miaczenski.

Page 87, note (2), ligne 12, *lisez* : Wilna.

Page 88, note (2), ligne 5, *lisez* : le ministère français.

P. 91, note (10), *lisez* : ce sont deux royaumes réunis à.

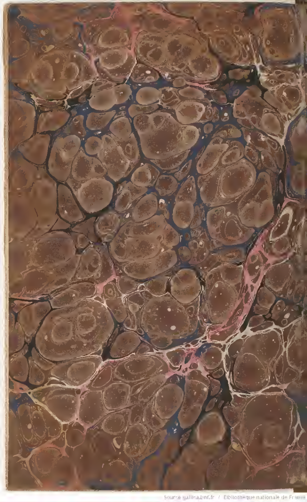
Page 92, note (15), *lisez* : M. Fox, orateur de la chambre.

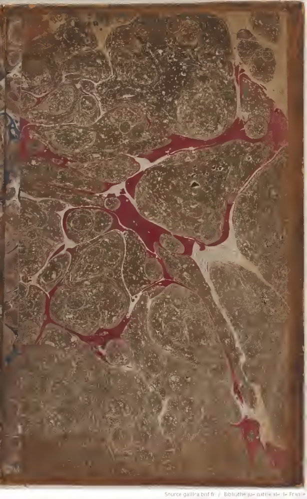
Page 141, note (20), ligne 3, *lisez* : peuplier.
Page 174, vers 2, *lisez* : rendent-ils au sultan.

Nota. L'exposition de chaque acte en est le dénouement, et est ainsi placé au lieu de la gravure.

Le lecteur voudra bien suppléer aux transpositions des notes 14, 15 et 16 du second acte, comme aussi, aux fautes commises dans le courant des notes, à l'égard des interlocuteurs : enfin, à la ponctuation du poëme, qui souvent est défectueuse, etc.

La faute en est au temps, temps trop court en amour.
Mais que pour ce travail on compte jour par jour.








652